

CRIMES CÉLÈBRES
LA MARQUISE DE GANGES

ALEXANDRE DUMAS

CRIMES CÉLÈBRES

La marquise de Ganges
1667

LE JOYEUX ROGER
2011

Cette édition a été établie à partir celle de Administration de la librairie, Paris, 1839-1842, en 8 tomes.

Nous avons modernisé l'orthographe, à l'exception de celle des noms propres, et la ponctuation.

ISBN : 978-2-923523-91-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

Vers la fin de l'année 1657, un carrosse très simple et sans armoiries s'arrêta, sur les huit heures du soir, à la porte d'une maison de la rue Hautefeuille, où déjà stationnaient deux autres voitures. Un laquais descendit aussitôt pour ouvrir la portière, mais une voix douce, quoique un peu tremblante l'arrêta en disant :

— Attendez que je voie si c'est ici.

Aussitôt une tête si bien encapuchonnée dans un mantelet de satin noir qu'il était impossible de distinguer aucun de ses traits sortit par l'ouverture d'une des glaces et, regardant en l'air, sembla chercher sur la façade de la maison un signe qui devait fixer son incertitude. Il paraît que la dame inconnue fut satisfaite de son investigation car, se retournant vers sa compagne :

— C'est ici, lui dit-elle, voici le tableau.

En conséquence de cette certitude, la portière fut ouverte, les deux femmes descendirent, et après avoir de nouveau levé les yeux vers une tablette de dix à huit pieds de long sur deux de hauteur clouée au-dessous des fenêtres du deuxième étage et sur laquelle étaient écrits ces mots : *Madame Voisin, maîtresse sage-femme*, elles se glissèrent vivement dans une allée dont la porte n'était que poussée et qui était juste assez éclairée pour que les personnes qui entraient ou sortaient pussent voir à se conduire dans l'escalier étroit et tortueux qui conduisait du rez-de-chaussée au cinquième étage.

Cependant les deux inconnues, dont l'une paraissait occuper un rang de beaucoup supérieur à l'autre, ne s'arrêtèrent point, comme on aurait pu le croire, à la porte correspondante au tableau qui leur avait servi de guide, mais, au contraire, continuèrent de monter encore un étage.

Sur le palier de celui-là était une espèce de nain bizarrement vêtu et dans le goût des bouffons vénitiens du seizième siècle. En voyant arriver les deux femmes, il étendit une baguette, comme pour les empêcher d'appeler plus loin, et leur demanda ce qu'el-

les voulaient.

— Consulter l'esprit, répondit la femme à la voix douce et tremblante.

— Entrez et attendez, répondit le nain en soulevant une portière de tapisserie et en introduisant les deux femmes dans une chambre d'attente.

Les deux femmes suivirent les instructions données et demeurèrent une demi-heure à peu près sans rien voir ni rien entendre. Enfin, une porte masquée dans la tapisserie s'ouvrit tout à coup, une voix prononça le mot « Entrez », et les deux femmes furent introduites dans une seconde chambre tendue de noir et éclairée seulement par une lampe à trois becs suspendue au plafond. La porte se referma derrière elles, et les consultantes se trouvèrent en face de la sibylle.

C'était une femme de vingt-cinq à vingt-six ans à peu près qui, au contraire des autres femmes, tentait évidemment de se vieillir. Elle était vêtue de noir, avait les cheveux pendants en nattes, le cou, les bras et les pieds nus. La ceinture qui serrait sa taille était fixée par un gros grenat qui jetait des feux sombres. Elle tenait à la main une baguette et était montée sur une espèce d'estrade figurant le trépied antique, d'où s'échappaient des parfums âcres et pénétrants. Elle était au reste assez belle, quoique ses traits fussent vulgaires, à l'exception cependant de ses yeux, qui semblaient, par quelque artifice de toilette sans doute, d'une grandeur extraordinaire et qui, pareils au grenat de sa ceinture, jetaient des lueurs étranges.

Lorsque les deux visiteuses entrèrent, elles trouvèrent la devineresse le front appuyé dans sa main et comme absorbée dans ses pensées. Craignant de la tirer de son extase, elles attendirent en silence qu'il lui plût de quitter cette position. Au bout de dix minutes, elle leva la tête, et comme si elle s'apercevait seulement alors qu'il y eût deux personnes devant elle :

— Que me veut-on encore ? demanda-t-elle, et n'aurai-je de repos que dans la tombe ?

— Pardon, madame, dit l'inconnue à la voix douce, mais je désirais savoir...

— Taisez-vous ! dit la sibylle d'une voix solennelle, je ne veux point connaître vos affaires. C'est à l'esprit qu'il faut vous adresser ; c'est un esprit jaloux et qui défend qu'on entre dans ses secrets, je ne puis que le prier pour vous et lui obéir¹.

À ces mots, elle descendit de son trépied, passa dans une chambre voisine et reparut bientôt, plus pâle et plus oppressée qu'elle ne l'était encore auparavant, tenant d'une main un réchaud enflammé, et de l'autre un papier rouge. Au même moment, les trois becs de la lampe pâlirent, et la chambre ne demeura plus éclairée que par le réchaud. Tous les objets prirent alors une teinte fantastique qui ne laissa pas que d'inquiéter les deux visiteuses, mais il était trop tard pour reculer.

La devineresse posa le réchaud au milieu de la chambre, présenta le papier à celle des deux femmes qui lui avait adressé la parole et lui dit :

— Écrivez ce que vous voulez savoir.

La femme prit le papier d'une main plus ferme qu'on n'aurait dû s'y attendre, s'assit devant une table et écrivit :

« Suis-je jeune ? suis-je belle ? suis-je fille, femme ou veuve ? Voilà pour le passé.

» Dois-je me marier ou me remarier ? vivrai-je longtemps ou mourrai-je jeune ? Voilà pour l'avenir. »

Puis étendant la main vers la devineresse :

— Que dois-je faire maintenant de cela ? demanda-t-elle.

— Roulez cette lettre autour de cette boule, répondit celle-ci en présentant à l'inconnue une petite boule de cire vierge : l'une et l'autre vont à vos yeux être consumées par la flamme. L'esprit connaît déjà vos secrets. Dans trois jours, vous aurez la réponse.

L'inconnue fit ce que lui ordonnait la sibylle. Puis celle-ci lui prit des mains la boule et le papier qui l'enveloppait et alla jeter l'un et l'autre dans le réchaud.

— Et maintenant tout est fait ainsi qu’il convient, dit la devineresse. Comus ! – le nain entra – reconduisez madame à sa voiture.

L’inconnue laissa une bourse sur la table et suivit Comus. Celui-ci la fit passer, ainsi que sa compagne, qui n’était autre qu’une femme de chambre de confiance, par un escalier dérobé à l’usage de ceux qui sortaient. Il donnait dans une autre rue que celle par laquelle les deux femmes étaient entrées, mais le cocher, prévenu de cette circonstance, les attendait à la porte. Elles n’eurent donc qu’à monter dans leur voiture, qui les emporta rapidement dans la direction de la rue Dauphine.

Trois jours après, ainsi que la promesse lui en avait été faite, la belle inconnue trouva en se réveillant sur sa table de nuit une lettre d’une écriture inconnue. Elle portait cette suscription : « À la belle Provençale » et contenait ces mots :

« Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes veuve ; voilà pour le présent.

» Vous vous remarierez, vous mourrez jeune et de mort violente ; voilà pour l’avenir.

» L’ESPRIT. »

La réponse était sur un papier pareil à celui sur lequel avait été faite la demande.

La marquise jeta en pâissant un léger cri d’effroi : la réponse au passé était si parfaitement juste qu’elle pouvait laisser la même précision dans l’avenir.

En effet, l’inconnue enveloppée d’une mante et que nous avons introduite dans l’antre de la sibylle moderne n’était autre chose que la belle Marie de Rossan, qu’on nommait avant son mariage M^{lle} de Châteaublanc, du nom d’une des terres de son aïeul maternel, M. Loannis de Nochères, qui jouissait d’une fortune de cinq à six cent mille livres. À l’âge de treize ans, c’est-à-dire en 1649, elle avait épousé M. le marquis de Castellane, seigneur de grande noblesse et qui prétendait descendre de Jean de Castille, fils de Pierre le Cruel et de Jeanne de Castro, sa

maîtresse. Fier de la beauté de sa jeune femme, le marquis de Castellane, qui était officier des galères du roi, s'était empressé de la présenter à la cour. Louis XIV, qui, lors de cette présentation, avait vingt à peine, avait été frappé de sa ravissante figure et, au grand désespoir des beautés en renom à cette époque, avait dansé deux fois avec elle dans la même soirée. Enfin, pour mettre le comble à sa réputation, la fameuse Christine de Suède, qui était alors à la cour de France, avait dit d'elle que, dans tous les royaumes qu'elle avait parcourus, elle n'avait rien vu de pareil à *la belle Provençale*. Cet éloge avait tellement porté coup que le nom en était resté à M^{me} la marquise de Castellane et qu'on ne la désignait partout que sous cette dénomination.

Cette faveur de Louis XIV, cette appréciation de Christine avaient suffi pour mettre à l'instant même M^{me} la marquise de Castellane à la mode, et Mignard, qui venait d'être anobli et nommé peintre du roi, avait mis le sceau à sa célébrité en lui demandant la permission de faire son portrait. Ce portrait existe encore et peut donner une idée parfaite de la beauté de celle qu'il représente. Mais comme ce portrait est loin des yeux de nos lecteurs, nous nous contenterons de rapporter dans les mêmes termes où il a été tracé celui qu'en donna en 1667 l'auteur d'une brochure publiée à Rouen sous le titre des *Véritables et principales circonstances de la mort de M^{me} la marquise de Ganges*².

« Son teint, qui était d'une blancheur éblouissante, se trouvait orné d'un rouge qui n'avait rien de trop vif, et qui s'unissait et se confondait par une nuance que l'art n'aurait pas plus adroitement ménagée avec la blancheur du teint ; l'éclat de son visage était relevé par le noir décidé de ses cheveux placés autour d'un front bien proportionné, comme si un peintre du meilleur goût les eût dessinés ; ses yeux grands et bien fendus étaient de la couleur de ses cheveux, et le feu doux et perçant dont ils brillaient ne permettait pas de la regarder fixement ; la petitesse, la forme, le tour de sa bouche et la beauté de ses dents n'avaient rien de comparable ; la position et la proportion régulière de son nez ajoutaient

à sa beauté un air de grandeur qui inspirait pour elle autant de respect que sa beauté pouvait inspirer d'amour ; le tour arrondi de son visage, formé par un embonpoint bien ménagé, présentait toute la vigueur et la fraîcheur de la santé ; pour mettre le comble à ses charmes, les grâces semblaient diriger ses regards, les mouvements de ses lèvres et de sa tête ; sa taille répondait à la beauté de son visage ; enfin, ses bras, ses mains, son maintien et sa démarche ne laissaient rien à désirer pour avoir la plus agréable image d'une belle personne³. »

On comprend qu'une femme ainsi douée ne pouvait, au milieu de la cour la plus galante du monde, échapper aux calomnies de ses rivales. Cependant ces calomnies restèrent toujours sans effet, tant la marquise, même en l'absence de son mari, sut être convenable. Sa conversation froide et grave, plus serrée que vive, plus solide que brillante, faisait même contraste avec la tournure légère et les façons de dire pleines de caprice et de fantaisie des beaux-esprits de l'époque. Il en résulta que ceux qui avaient échoué près d'elle, ne pouvant s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur peu de succès, essayaient de répandre le bruit que la marquise n'était autre chose qu'une belle idole et qu'elle était sage à la manière des statues. Mais toutes ces choses avaient beau se dire et se répéter en l'absence de la marquise, dès qu'elle paraissait dans un salon, dès que ses beaux yeux et son doux sourire accompagnaient d'une expression indéfinissable les paroles courtes, pressées et pleines de sens qu'elle laissait échapper de ses lèvres, les plus prévenus revenaient à elle et étaient forcés d'avouer que Dieu n'avait rien créé encore qui touchât d'aussi près à la perfection.

Elle jouissait donc d'un triomphe que la médisance ne pouvait atteindre et que la calomnie essayait en vain de ternir, lorsqu'on apprit le naufrage de nos galères dans les mers de Sicile et la mort du maquis de Catellane qui les commandait. La marquise, dans cette circonstance, se montra ce qu'elle était toujours, pleine de pitié et de convenance, et quoiqu'elle n'eût point pour son

mari, avec lequel elle avait à peine passé une des sept années qu'avait duré son mariage, une passion bien vive, elle se mit en retraite, aussitôt cette nouvelle, chez madame d'Ampus, sa belle-mère, et cessa entièrement non seulement de recevoir, mais encore d'aller dans le monde.

Six mois après la mort de son mari, la marquise reçut de son aïeul, M. Joannis de Nochères, des lettres qui la pressaient de venir achever son deuil à Avignon. Orpheline presque dès son enfance, mademoiselle de Châteaublanc avait été élevée par ce bon vieillard qu'elle aimait beaucoup. Elle s'empressa donc de se rendre à son invitation et prépara toutes choses pour son départ.

C'était le moment où la Voisin, encore jeune et bien éloignée de la réputation qu'elle eut par la suite, commençait cependant à faire parler d'elle. Plusieurs amies de la marquise de Castellane avaient été la consulter et en avaient reçu des prédictions étranges dont quelques-unes, soit par l'adresse de celle qui les avait faites, soit par un bizarre concours de circonstances, avaient été réalisées. La marquise ne put résister à la curiosité que lui inspirèrent les différents récits qu'elle entendit faire de sa science, et elle fit, quelques jours avant son départ pour Avignon, la visite que nous avons racontée. On a vu quelle réponse elle avait reçue à ses demandes.

La marquise n'était point superstitieuse. Cependant cette prédiction fatale s'imprima dans son esprit et y laissa une trace profonde que ne purent effacer ni le plaisir de revoir le pays natal, ni l'amitié de son grand-père, ni les nouveaux succès qu'elle ne tarda point à obtenir. Mais ces succès eux-mêmes étaient une fatigue pour la marquise, et elle ne tarda point à solliciter de son grand-père la permission de se retirer dans un cloître pour y finir les trois derniers mois de son deuil.

Ce fut là, et avec l'enthousiasme de pauvres filles recluses, qu'elle entendit parler pour la première fois d'un homme dont la réputation de beauté était égale, comme homme, à la sienne comme femme. Ce privilégié du ciel était le sieur de Lenide, marquis

de Ganges, baron du Languedoc et gouverneur de Saint-André dans le diocèse d'Uzès. La marquise entendit si souvent parler de lui, on lui répéta tant de fois que la nature semblait les avoir créés l'un pour l'autre qu'elle commença à se laisser prendre à un très grand désir de le voir. Sans doute que, de son côté, le sieur de Lenide, excité par des suggestions pareilles, avait conçu une grande envie de rencontrer la marquise, car s'étant fait charger par M. de Nochères, qui voyait avec peine, sans doute, une retraite si prolongée, d'une commission pour sa petite-fille, il vint au parloir et fit demander la belle recluse. Celle-ci, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, le reconnut au premier coup d'œil, car n'ayant point encore rencontré un aussi beau cavalier que celui qui se présentait à sa vue, elle pensa que ce ne pouvait être que le marquis de Ganges dont on lui avait tant et si souvent parlé.

Ce qui devait arriver arriva : la marquise de Castellane et le marquis de Ganges ne purent se voir sans s'aimer. Ils étaient jeunes tous deux, le marquis était noble et en position, la marquise était riche. Tout paraissait donc convenable dans cette union, aussi ne fut-elle retardée que le temps nécessaire à l'expiration du deuil, et le mariage fut célébré vers le commencement de l'année 1658. Le marquis avait vingt ans, et la marquise, vingt-deux.

Les commencements de cette union furent parfaitement heureux : c'était la première fois que le marquis aimait, et la marquise ne se rappelait pas avoir jamais aimé. Un fils et une fille vinrent compléter ce bonheur. La marquise avait complètement oublié la prédiction fatale, ou si elle y pensait parfois, maintenant c'était pour s'étonner d'y avoir pu croire.

Une pareille félicité n'est point de ce monde, et lorsqu'elle le visite par hasard, elle semble plutôt envoyée par la colère que par la bonté de Dieu. En effet, pour celui qui la possède et qui la perd, mieux vaudrait ne l'avoir jamais connue.

Ce fut le marquis de Ganges qui se lassa le premier de cette vie heureuse. Peu à peu ses plaisirs de jeune homme lui firent faute, et il commença à s'éloigner de la marquise pour se rappro-

cher de ses anciens amis. La marquise, de son côté, qui avait sacrifié à l'intimité conjugale ses habitudes du monde, se rejeta dans la société, où de nouveaux triomphes l'attendaient. Ces triomphes excitèrent la jalousie du marquis, mais, trop de son siècle pour se donner le ridicule de la manifester, il les renferma dans son âme, d'où, à chaque occasion, elle sortit sous une nouvelle forme. À ces paroles d'amour si douces qu'elles semblent le langage des anges succédèrent ces propos âcres et mordants, présages d'une prochaine rupture. Bientôt, le marquis et la marquise ne se virent plus qu'aux heures où ils ne pouvaient plus faire autrement que de se rencontrer. Enfin, le marquis, sous le prétexte de voyages indispensables, puis bientôt sans même prendre de prétextes, s'éloigna les trois quarts de l'année, et la marquise se retrouva veuve.

Quelle relation du temps que l'on consulte, toutes s'accordent à dire qu'elle fut toujours la même, c'est-à-dire pleine de patience, de calme et de convenance, et il est rare de trouver, sur une jeune et belle femme, une pareille unanimité d'opinions.

Vers ce temps, le marquis, à qui, dans les courts moments qu'il passait chez lui, le tête-à-tête était devenu insupportable, invita ses deux frères, le chevalier et l'abbé de Ganges, à venir demeurer avec lui. Il en avait encore un troisième qui, en sa qualité de second fils, portait le titre de comte et qui était colonel du régiment de Languedoc, mais comme celui-ci n'a joué aucun rôle dans cette histoire, nous ne nous en occuperons pas.

L'abbé de Ganges, qui portait ce titre sans appartenir à l'Église, l'avait pris pour jouir de ses privilèges. C'était une manière de bel esprit faisant dans l'occasion le madrigal et le bout-rimé, assez beau de visage, quoique, dans certains moments d'impatience, ses yeux prissent une expression de cruauté étrange ; au reste, libertin et éhonté comme s'il eût réellement appartenu au clergé de cette époque.

Le chevalier de Ganges, doué aussi d'une partie de cette beauté répandue avec tant de profusion sur sa famille, était un de ces

hommes médiocres qui se complaisent dans leur nullité et qui vieillissent ainsi, inaptés également au bien et au mal, à moins qu'une nature plus vigoureusement trempée que la leur ne s'empare d'eux et ne les entraîne, étoiles pâles et sans lumière, dans leur tourbillon. C'est ce qui arrivait au chevalier à l'égard de son frère : subissant une influence qu'il ignorait lui-même et contre laquelle il se fût révolté avec l'opiniâtreté d'un enfant s'il avait pu même le soupçonner, il était une machine obéissant aux volontés d'un autre esprit et aux passions d'un autre cœur, machine d'autant plus terrible, par conséquent, qu'aucun mouvement instinctif ou raisonné ne pouvait arrêter chez lui l'impulsion donnée.

Au reste, cette influence que l'abbé avait prise sur le chevalier, il l'avait prise aussi jusqu'à un certain point sur le marquis. Sans fortune comme cadet, sans traitement, puisque tout en portant le costume d'homme d'Église il n'en remplissait pas les fonctions, il était parvenu à persuader au marquis, riche non seulement de sa fortune, mais encore de celle de sa femme, qui devait presque se doubler à la mort de M. de Nochères, qu'il était nécessaire qu'un homme dévoué s'occupât de la direction de sa maison et de la gestion de ses biens, et s'était proposé à cet effet. Le marquis avait accepté de grand cœur, ennuyé, comme nous l'avons dit, qu'il était alors de la solitude de son intérieur, et l'abbé avait amené avec lui le chevalier, qui l'avait suivi comme son ombre et auquel on n'avait guère fait plus d'attention que si réellement il n'avait pas eu de corps.

La marquise avoua souvent depuis que, la première fois qu'elle avait vu ces deux hommes, quoique leur extérieur fût parfaitement agréable, elle s'était sentie prise d'un sentiment pénible et que cette prédiction d'une mort violente, faite par la devineresse et qu'elle avait oubliée depuis si longtemps, pareille à un éclair, avait lui tout à coup devant ses yeux.

Il n'en fut pas de même des deux frères. La beauté de la marquise les frappa tous deux, quoique d'une façon différente. Le

chevalier resta en extase devant elle comme devant une belle statue, mais l'impression qu'elle produisit sur lui fut la même que celle que lui eût faite un marbre, et si le chevalier eût été abandonné à lui-même, les conséquences de cette admiration n'eussent point autrement été à craindre.

Au reste, le chevalier ne chercha ni à exagérer ni à dissimuler cette expression et la laissa voir à sa belle-sœur telle qu'elle le frappait.

L'abbé, au contraire, fut, à la première vue, saisi d'un désir profond et violent de posséder cette femme, la plus belle qu'il eût jamais rencontrée. Mais aussi maître de ses sensations que le chevalier l'était peu des siennes, il ne laissa échapper que quelques-unes de ces paroles de galanterie qui n'engagent ni celui qui les prononce ni celle qui les écoute, et cependant, avant la fin de cette première entrevue, l'abbé avait décidé, dans son irrévocable volonté, que cette femme serait à lui.

Quant à la marquise, quoique la première impression produite par ses deux beaux-frères ne pût jamais s'effacer entièrement, l'esprit de l'abbé, auquel il faisait, avec une facilité merveilleuse, prendre la tournure qui lui convenait, et la parfaite nullité du chevalier la ramenèrent à des sentiments moins répulsifs envers eux. C'est que la marquise était une de ces âmes qui ne soupçonnent jamais le mal, pour peu qu'il se donne la peine de se voiler sous une apparence quelconque, et qui ne le reconnaissent qu'avec regret lorsqu'il reprend son véritable visage.

Cependant l'arrivée de ces deux nouveaux hôtes répandit bientôt dans la maison un peu plus de vie et de gaieté. Bien plus, au grand étonnement de la marquise, son mari, depuis si longtemps indifférent à sa beauté, parut de nouveau remarquer qu'elle était trop charmante pour être dédaignée. Aussi ses paroles reprurent peu à peu une affection que depuis bien longtemps elles avaient graduellement perdue. La marquise n'avait jamais cessé de l'aimer. Elle avait souffert l'éloignement de son amour avec résignation, elle en accueillit le retour avec joie, et trois mois

s'écoulèrent pareils à ceux qui n'étaient plus depuis longtemps pour la pauvre femme qu'un souvenir lointain et presque effacé.

Elle s'était donc, avec cette facilité suprême de la jeunesse, qui ne demande qu'à être heureuse, reprise au bonheur sans même s'informer quel bon génie lui ramenait ce trésor qu'elle croyait perdu, lorsqu'elle reçut d'une voisine de campagne l'invitation d'aller passer quelques jours à son château. Son mari et ses deux beaux-frères, invités avec elle, furent de la partie et l'accompagnèrent. Une grande chasse était préparée d'avance, et à peine arrivé, chacun commença ses préparatifs pour y assister.

L'abbé, qui s'était fait par son esprit l'indispensable de toute réunion, se déclara pour ce jour le chevalier de la marquise, titre que sa belle-sœur lui confirma avec sa bienveillance ordinaire. Chacun des chasseurs fit choix, d'après cet exemple, d'une femme à laquelle il devait consacrer ses soins de toute la journée. Puis, cette précaution chevaleresque prise, chacun s'achemina vers le rendez-vous.

L'abbé, en sa qualité de cavalier servant de la marquise, ne l'avait pas quittée un instant et avait si habilement manœuvré qu'il se trouva en tête-à-tête avec elle. C'était une occasion qu'il cherchait depuis un mois avec autant de soin que la marquise l'évitait. Aussi, dès que la marquise crut s'apercevoir que c'était avec intention que l'abbé s'était écarté de la chasse, elle voulut remettre son cheval au galop dans une direction opposée à celle qu'elle venait de suivre, mais l'abbé l'arrêta. La marquise ne pouvait ni ne voulait engager une lutte. Elle se contenta d'attendre ce que l'abbé avait à lui dire en donnant à son visage cet air de fierté dédaigneuse que les femmes savent si bien prendre lorsqu'elles veulent faire entendre à un homme qu'il n'a rien à espérer d'elles. Il y eut un silence d'un instant. L'abbé l'interrompt le premier.

— Madame, lui dit-il, je vous demande pardon d'avoir employé ce moyen pour vous parler en tête-à-tête, mais comme, malgré ma qualité de beau-frère, vous ne paraissiez pas disposée

à m'accorder cette faveur si je vous l'eusse demandée, j'ai pensé qu'il valait mieux pour moi vous ôter la facilité de me la refuser.

— Si vous avez hésité à me demander une chose aussi simple, monsieur, répondit la marquise, et si vous avez pris de telles précautions pour me forcer à vous écouter, c'est que vous saviez d'avance, sans doute, que les paroles que vous aviez à me dire étaient de celles que je ne pouvais entendre. Ayez donc la bonté de réfléchir avant d'entamer cette conversation qu'ici comme ailleurs, je vous en préviens, je me réserve le droit d'interrompre du moment où elle cessera de me paraître convenable.

— Quant à cela, madame, dit l'abbé, je crois pouvoir vous répondre que quelles que soient les choses qu'il me plaira de vous dire, vous les écouterez jusqu'au bout. Mais, au reste, ces choses sont si simples qu'il est inutile de vous en inquiéter d'avance. Je voulais vous demander, madame, si vous vous êtes aperçue d'un changement dans la conduite de votre mari vis-à-vis de vous ?

— Oui, monsieur, répondit la marquise, et il ne s'est point passé un seul jour sans que j'aie remercié le ciel de ce bonheur.

— Et vous avez eu tort, madame, reprit l'abbé, avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui, le ciel n'a rien à faire là-dedans. Remerciez-le de vous avoir faite la plus belle et la plus charmante des femmes, et le ciel aura assez d'actions de grâces à attendre de vous sans m'enlever celles qui me reviennent.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit la marquise d'un ton glacial.

— Eh bien, je vais me faire comprendre, ma chère belle-sœur. C'est moi qui ai fait le miracle dont vous remerciez le ciel, c'est donc à moi que la reconnaissance appartient. Le ciel est assez riche pour ne pas voler les pauvres.

— Vous avez raison, monsieur ; si c'est réellement à vous que je dois ce retour dont j'ignorais la cause, je vous en remercierai d'abord ; puis ensuite, j'en remercierai le ciel qui vous a inspiré cette bonne pensée.

— Oui, répondit l'abbé, mais le ciel, aussi bien qu'il m'a inspiré une bonne pensée, si cette bonne pensée ne me rapporte pas ce que j'en attends, pourrait bien m'en inspirer une mauvaise.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Qu'il n'y a jamais eu dans toute la famille qu'une volonté, et que cette volonté est la mienne ; que l'esprit de mes deux frères tourne au caprice de cette volonté comme une girouette au vent, et que celui-là qui a soufflé le chaud peut souffler le froid.

— J'attends toujours que vous vous expliquiez, monsieur.

— Eh bien, ma chère belle-sœur, puisqu'il vous plaît de ne pas me comprendre, je vais m'expliquer plus clairement. Mon frère s'était éloigné de vous par jalousie. J'ai eu besoin de vous donner une idée de mon pouvoir sur lui, et, des extrémités de l'indifférence, je l'ai, en lui faisant voir qu'il vous soupçonnait à tort, ramené aux ardeurs du plus vif amour. Eh bien, je n'ai qu'à lui dire que je me suis trompé, fixer mes soupçons errants sur un homme quel qu'il soit, et je l'éloignerai de vous comme je l'en ai rapproché. Je n'ai pas besoin de vous donner de preuve de ce que j'avance : vous savez parfaitement que je dis la vérité.

— Et quel a été votre but en jouant cette comédie ?

— De vous prouver, madame, que je puis vous faire à mon gré triste ou joyeuse, chérie ou délaissée, adorée ou haïe. Maintenant, écoutez-moi : je vous aime.

— Vous m'insultez, monsieur, s'écria la marquise en essayant de retirer des mains de l'abbé la bride de son cheval.

— Pas de grands mots, ma chère belle-sœur, car avec moi, je vous en préviens, ils seraient perdus. On n'insulte jamais une femme en lui disant qu'on l'aime. Seulement, il y a mille manières différentes de la forcer de répondre à cet amour. La faute est de se tromper dans celle qu'on emploie, voilà tout.

— Et puis-je savoir celle que vous avez choisie ? demanda la marquise, avec un sourire écrasant de mépris.

— La seule qui puisse réussir avec une femme calme, froide et forte comme vous, la conviction que votre intérêt veut que

vous répondiez à mon amour.

— Puisque vous prétendez me connaître si bien, répondit la marquise en faisant un nouvel effort aussi inutile que le premier pour dégager la bride de son cheval, vous devez savoir alors de quelle manière une femme comme moi doit recevoir une pareille ouverture : dites-vous à vous-même ce que je pourrais vous dire, et surtout dire à mon mari.

L'abbé sourit.

— Oh ! quant à cela, reprit-il, vous êtes la maîtresse, madame. Dites à votre mari tout ce que bon vous semblera ; répétez-lui notre conversation mot à mot ; ajoutez-y tout ce que votre mémoire pourra vous fournir, vrai ou faux, de plus convaincant contre moi ; puis, quand vous l'aurez bien endoctriné, quand vous vous croirez sûre de lui, je lui dirai deux paroles, et je le retournerai comme ce gant. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, madame, je ne vous retiens plus. Vous pouvez avoir en moi un ami dévoué ou un ennemi mortel. Réfléchissez.

Et à ces mots, l'abbé lâcha la bride du cheval de la marquise, la laissant libre de lui imprimer l'allure qui lui conviendrait. La marquise mit sa monture au trot, afin de n'indiquer ni crainte ni empressement. L'abbé la suivit, et tous deux regagnèrent la chasse.

L'abbé avait dit vrai. La marquise, malgré la menace qu'elle lui avait faite, réfléchit à l'influence que cet homme avait sur son mari et dont souvent elle avait eu la preuve. Elle garda donc le silence, espérant que, pour l'effrayer, il s'était fait pire qu'il n'était. Sur ce point, elle se trompait étrangement.

Cependant l'abbé voulut voir d'abord s'il devait attribuer les refus de la marquise à une antipathie personnelle ou à une vertu véritable. Le chevalier, comme nous l'avons dit, était beau ; il avait cette habitude de la haute société qui tient lieu d'esprit ; il y joignait l'entêtement d'un homme médiocre. Il entreprit de lui persuader qu'il aimait la marquise.

Ce n'était pas chose difficile. Nous avons dit l'impression que

la première vue de madame de Ganges avait produite sur le chevalier. Mais celui-ci, connaissant d'avance la réputation de rigidité que s'était acquise sa belle-sœur, n'avait pas le moins du monde eu l'idée de lui faire la cour. Cependant, cédant à l'influence qu'elle exerçait sur tout ce qui s'approchait d'elle, le chevalier était resté son serviteur dévoué, et la marquise, qui n'avait aucune raison de se défier de cette galanterie qu'elle prenait pour de l'amitié, avait, grâce à son titre de frère de son mari, mis dans ses relations avec lui plus d'abandon qu'elle n'était accoutumée à le faire.

L'abbé alla le trouver, puis, après s'être assurés qu'ils étaient seuls :

— Chevalier, lui dit-il, nous aimons tous deux la même femme, et cette femme est la femme de notre frère. Ne nous trahissons pas. Je suis le maître de ma passion, et je puis d'autant mieux vous la sacrifier que je crois que c'est vous qui êtes le préféré : essayez donc de vous faire confirmer cet amour que je soupçonne la marquise d'avoir pour vous, et, du jour où vous en serez arrivé là, je me retire. Sinon et si vous échouez, cédez-moi galamment la place pour que je tente à mon tour si son cœur est véritablement imprenable, comme chacun le dit.

Le chevalier n'avait jamais songé à la possibilité de posséder la marquise. Mais, du moment où son frère, sans motif apparent d'intérêt personnel, eut éveillé chez lui l'idée qu'il pouvait être aimé, tout ce qu'il y avait dans cette machine automatique d'amour et d'amour-propre se prit à cette idée, et il commença à redoubler pour sa belle-sœur de soins et de complaisances. Celle-ci, qui n'avait jamais pensé à mal de ce côté, reçut d'abord le chevalier avec une bienveillance qui s'augmentait de son mépris pour l'abbé. Mais bientôt le chevalier, trompé sur la source de cette bienveillance, s'expliqua plus clairement. La marquise, étonnée et doutant d'abord, lui en laissa dire assez pour être parfaitement éclairée sur ses intentions, puis alors elle l'arrêta, comme elle avait fait de l'abbé, par quelques-uns de ces mots

blessants que les femmes trouvent dans leur indifférence plutôt encore que dans leur vertu.

À cet échec, le chevalier, qui était loin d'avoir la force de volonté de son frère, perdit toute espérance et vint franchement avouer à celui-ci le résultat malheureux de ses soins et de son amour. C'est ce qu'attendait l'abbé, d'abord pour la satisfaction de son amour-propre, ensuite pour l'exécution de ses projets. Il pétrit la honte du chevalier jusqu'à ce qu'il en eût fait une bonne haine, et alors, sûr d'avoir en lui un soutien, et même un complice, il commença à mettre à exécution son plan contre la marquise.

Le résultat s'en manifesta bientôt par un nouveau refroidissement de la part de M. de Ganges. Un jeune homme que la marquise rencontrait parfois dans le monde et qu'à cause de son esprit elle écoutait avec plus de complaisance peut-être qu'un autre devint, sinon la cause, au moins le prétexte d'une jalousie nouvelle. Cette jalousie se manifesta par des querelles étrangères au sujet véritable, comme cela était déjà arrivé. Cependant la marquise ne s'y trompa point : elle reconnut dans ce changement la main fatale de son beau-frère. Mais cette certitude, au lieu de la rapprocher de lui, l'en éloigna davantage, et à compter de cette heure, elle ne manqua point une occasion de lui témoigner non seulement cet éloignement, mais encore le mépris dont il était accompagné.

Les choses restèrent en cet état pendant plusieurs mois. Chaque jour, la marquise remarquait une froideur plus grande dans son mari, et quoique l'espionnage fût invisible, elle se sentait entourée d'une surveillance qui éclairait les actes les plus intimes de sa vie. Quant à l'abbé et au chevalier, ils étaient toujours les mêmes. Seulement, l'abbé avait dissimulé sa haine sous un sourire qui lui était habituel, et le chevalier, son dépit sous cette dignité froide et raide dont s'enveloppent les esprits médiocres lorsqu'ils se croient atteints dans leur vanité.

Sur ces entrefaites, M. Joannis de Nochères mourut, ajoutant à la fortune déjà considérable de sa petite-fille une nouvelle

fortune de six à sept cent mille livres.

Ce surcroît de richesse devenait entre les mains de la marquise ce qu'on appelait alors, dans les pays régis par le droit romain, un bien *paraphernal*, c'est-à-dire qu'arrivant après le mariage, il n'était point compris dans la dot que la femme avait apportée et qu'elle avait la libre disposition des fonds et des fruits de ces biens, que son mari ne devait même administrer qu'en vertu d'une procuration et dont elle pouvait disposer à son gré par donation ou par testament.

En effet, quelques jours après que la marquise fut entrée en jouissance des biens de son aïeul, son mari et ses frères apprirent qu'elle avait fait venir un notaire pour s'éclairer sur ses droits. Cette démarche indiquait l'intention de soustraire cet héritage à la communauté, car la conduite qu'avait tenue le marquis vis-à-vis de sa femme, et dont lui-même souvent reconnaissait à part lui l'injustice, lui laissait peu d'espoir que ce fût pour une autre cause.

Vers ce temps, un événement étrange arriva. Dans un dîner que donnait le marquis, une crème fut servie au dessert. Tous ceux qui mangèrent de cette crème furent indisposés ; le marquis et ses deux frères, qui s'en étaient abstenus, n'éprouvèrent aucun malaise. Les restes de cette crème soupçonnée d'être la cause de l'indisposition des convives, et particulièrement de la marquise, qui en avait mangé deux fois, fut soumis à l'analyse, et la présence de l'arsenic, reconnue. Seulement, mêlé avec le lait, qui est son antidote, le poison avait perdu une partie de sa force et n'avait pu produire que la moitié de l'effet qu'on en attendait. Comme aucun accident grave n'avait suivi cet événement, on rejeta la faute sur un domestique qui aurait confondu l'arsenic avec le sucre, et tout le monde l'oublia ou parut l'oublier.

Cependant, sans affectation, le marquis, peu à peu, avait paru se rapprocher de sa femme, mais cette fois, madame de Ganges n'avait point été dupe de ce retour de bons sentiments. Là comme dans le refroidissement, la main égoïste de l'abbé était visible :

il avait persuadé à son frère que sept cent mille livres de plus dans la maison valaient la peine de passer sur quelques légèretés, et obéissant à cette impulsion, le marquis avait essayé de combattre par de bons procédés la décision encore mal arrêtée dans l'esprit de la marquise de faire un testament.

Vers l'automne, il fut question d'aller passer la saison à Ganges, petite ville située dans le bas Languedoc, au diocèse de Montpellier, à sept lieues de cette ville et à dix-neuf lieues d'Avignon. Quoique la chose fût toute naturelle, puisque le marquis était seigneur de cette ville et y avait un château, la marquise, en l'entendant proposer, fut saisie d'un étrange frisson. Le souvenir de la prédiction qu'on lui avait faite lui revint aussitôt à la mémoire. Cette tentative d'empoisonnement si récente et si mal expliquée vint encore, et tout naturellement, redoubler ses craintes. Sans soupçonner directement et positivement ses beaux-frères de ce crime, elle savait qu'elle avait en eux deux ennemis implacables. Ce voyage dans une petite ville, ce séjour dans un château isolé, au milieu d'une société nouvelle et inconnue, ne lui présageaient rien de bon. Mais s'y opposer ouvertement était ridicule. Sur quelles causes, d'ailleurs, appuyer sa résistance ? La marquise ne pouvait avouer ses terreurs qu'en accusant son mari et ses beaux-frères. Et de quoi les pouvait-elle accuser ? L'aventure de la crème empoisonnée n'était point une preuve concluante. Elle résolut donc de renfermer toutes ses craintes dans son cœur et de se remettre aux mains de Dieu.

Néanmoins elle ne voulut pas quitter Avignon sans avoir fait le testament que, depuis la mort de M. de Nochères, elle méditait de faire. Un notaire fut appelé, qui dressa cet acte. Madame la marquise de Ganges instituait sa mère, madame de Rossan, sa légataire universelle, à la charge par elle d'appeler à la succession celui des deux enfants de la testatrice qu'elle jugerait à propos de préférer. Ces deux enfants étaient, l'un un garçon de six ans, et l'autre une fille de cinq.

Mais cela ne suffit point à la marquise, tant elle était profon-

dément frappée qu'elle ne devait pas survivre à ce fatal voyage. Elle fit secrètement, et dans la nuit, assembler les magistrats d'Avignon et plusieurs personnes de qualité appartenant aux premières familles de la ville, et là, devant eux, elle déclara de vive voix d'abord que, dans le cas où elle viendrait à mourir, elle priait les honorables témoins qu'elle avait convoqués à cet effet de ne reconnaître pour vrai, volontaire et librement écrit que le testament qu'elle avait signé la veille, affirmant d'avance que tout autre testament postérieur qui serait représenté serait l'œuvre de la ruse ou de la violence. Puis, cette déclaration faite de vive voix, la marquise la renouvela par écrit, signa le papier qui la contenait et remit ce papier sous la sauvegarde de l'honneur de ceux qu'elle en constituait les gardiens. Une pareille précaution, prise avec de si minutieux détails, éveilla vivement la curiosité des auditeurs. Plusieurs questions pressantes furent adressées à la marquise, mais on n'en put rien tirer, sinon qu'elle avait, pour agir ainsi, des raisons qu'elle ne pouvait déclarer. La cause de cette assemblée resta secrète, et chacun de ceux qui la composaient fit à la marquise la promesse de ne pas la révéler.

Le lendemain, qui était la veille de son départ pour Ganges, la marquise visita tous les établissements de bienfaisance et toutes les communautés religieuses d'Avignon. Partout elle laissa de riches aumônes afin qu'on fit pour elle des prières et des messes qui obtinssent de la bonté de Dieu qu'il ne la laissât point mourir sans avoir reçu les sacrements de l'Église. Le soir, elle prit congé de tous ses amis avec l'affection et les larmes d'une personne convaincue qu'elle leur faisait le dernier adieu. Enfin, elle passa toute la nuit en prières, et lorsque sa femme de chambre entra chez elle pour la réveiller, elle la retrouva agenouillée à la même place où elle l'avait laissée la veille.

On partit pour Ganges. La route s'effectua sans accident. En arrivant au château, la marquise y trouva sa belle-mère. C'était une femme parfaitement distinguée et pieuse, et sa présence, quoiqu'elle ne dût être que momentanée, rassura un peu la pauvre

effrayée. Les dispositions avaient été faites d'avance dans le vieux château, et l'on avait choisi pour la marquise la plus commode et la plus élégantes des chambres : elle était située au premier et donnait dans une cour fermée de tous côtés par des écuries.

Dès le premier soir qu'elle dut y coucher, la marquise explora cette chambre avec la plus grande attention. Elle visita les cabinets, sonda les murs, examina les tapisseries, et nulle part elle ne distingua rien qui pût confirmer ses craintes, qui, de ce moment, allèrent décroissant. Cependant, au bout d'un certain temps, la mère du marquis quitta Ganges pour retourner à Montpellier. Le surlendemain de ce départ, le marquis parla d'affaires pressantes qui le rappelaient à Avignon et quitta à son tour le château. La marquise resta donc seule avec l'abbé, le chevalier et un aumônier nommé Perrette qui, depuis vingt-cinq ans, était au service de la famille du marquis. Le reste de la maison se composait de quelques domestiques.

Le premier soin de la marquise, en arrivant au château, avait été de se faire une petite société dans la ville. La chose avait été facile : outre son rang, qui faisait tenir à honneur d'être de son cercle, sa grâce affectueuse inspirait à la première vue le désir de l'avoir pour amie. La marquise éprouva donc moins d'ennui qu'elle ne l'avait craint au premier abord.

Cette précaution n'avait point été inutile. Au lieu de passer l'automne seulement à Ganges, la marquise, d'après les lettres de son mari, fut forcée d'y passer l'hiver. Pendant tout ce temps, l'abbé et le chevalier paraissaient avoir complètement oublié leurs premiers desseins sur elle et étaient redevenus des frères respectueux et attentifs. Mais, au milieu de tout cela, M. de Ganges demeurait éloigné, et la marquise, qui n'avait point cessé de l'aimer, commençait à perdre la crainte, mais non pas la douleur.

Un jour, l'abbé entra dans sa chambre assez à l'improviste pour la surprendre avant qu'elle n'eût eu le temps d'essayer ses

larmes. Ce demi-secret surpris, il lui fut facile d'obtenir la confiance du reste. La marquise avoua qu'il n'y aurait pas de bonheur pour elle en ce monde tant que son mari vivrait avec elle de cette vie séparée et hostile. L'abbé essaya de la consoler, mais, tout en la consolant, il lui dit que le chagrin qu'elle éprouvait avait sa source en elle-même, que son mari avait dû être blessé de sa défiance envers lui, défiance dont le testament qu'elle avait fait était une preuve d'autant plus humiliante qu'elle était publique, et que tant que ce testament existerait, elle ne devait s'attendre à aucun retour de la part de son mari. Pour cette fois, la conversation en demeura là.

Quelques jours après, l'abbé entra chez la marquise tenant une lettre qu'il venait de recevoir de son frère. Cette lettre, censée confidentielle, était pleine de tendres plaintes sur la conduite de sa femme à son égard et laissait à chaque phrase percer un fond d'amour que des griefs aussi puissants que ceux que le marquis croyait avoir pouvaient seuls contrebalancer.

La marquise fut d'abord fort touchée de cette lettre. Mais ayant bientôt réfléchi qu'il s'était juste écoulé, entre l'explication qu'elle avait eue avec l'abbé et cette lettre, le temps nécessaire pour que le marquis en fût informé, elle attendit, pour changer d'avis, de nouvelles et plus fortes preuves.

Cependant, de jour en jour, l'abbé, sous prétexte de rapprocher le mari de la femme, devenait plus pressant à l'endroit du testament, et la marquise, trouvant dans cette insistance quelque chose d'inquiétant, commença de se reprendre à ses anciennes terreurs. Enfin, l'abbé la poussa tellement à bout qu'elle réfléchit que, d'après les précautions qu'elle avait prises à Avignon, une révocation ne pouvant avoir aucun résultat, mieux valait avoir l'air de céder que d'irriter, par un refus contant et obstiné, cet homme qui lui causait une si grande crainte. À la première fois qu'il revint sur ce sujet, elle lui répondit donc qu'elle était prête à offrir à son mari cette nouvelle preuve d'amour qui pouvait le rapprocher d'elle, et ayant donné l'ordre d'aller chercher un

notaire, elle fit, en présence de l'abbé et du chevalier, un nouveau testament dans lequel elle instituait le marquis son légataire universel. Ce second testament était en date du 5 mai 1667. L'abbé et le chevalier témoignèrent à la marquise la joie la plus vive de voir enfin cette cause de discorde anéantie et se firent les garants de leur frère pour un meilleur avenir. Quelques jours se passèrent dans cette espérance qu'une lettre du marquis vint confirmer. Cette lettre annonçait en même temps son prochain retour au château de Ganges.

Le 16 mai, la marquise, un peu souffrante depuis un mois ou deux, se décida à prendre médecine. Elle fit donc connaître son désir au pharmacien, en le priant de lui en composer une à sa guise et de la lui envoyer le lendemain. En effet, le matin et à l'heure convenue, le breuvage fut apporté à la marquise. Mais elle le trouva si noir et si épais que, se défiant de la science de celui qui l'avait composé, elle l'enferma sans rien dire dans une armoire de sa chambre et tira de son nécessaire quelques pilules moins efficaces, mais qui, lui étant habituelles, lui inspiraient moins de répugnance.

À peine l'heure où la marquise devait prendre cette médecine fut-elle écoulée que l'abbé et le chevalier envoyèrent demander de ses nouvelles. Elle leur fit répondre qu'elle allait bien et les invita à une petite collation qu'elle devait donner vers les quatre heures de l'après-midi aux femmes de la société.

Une heure après, l'abbé et le chevalier lui envoyèrent demander une seconde fois de ses nouvelles. La marquise, sans faire autrement attention à cet excès de civilité, qu'elle se rappela ensuite, leur fit répondre comme la première fois qu'elle ne pouvait se porter mieux.

La marquise était restée au lit pour faire les honneurs de sa collation et jamais ne s'était sentie de meilleure humeur. À l'heure dite, toutes les conviées arrivèrent, l'abbé et le chevalier furent introduits, et l'on servit le goûter. Ni l'un ni l'autre ne voulurent y prendre part. L'abbé, cependant, s'assit à table, mais le cheva-

lier resta appuyé sur le pied du lit. L'abbé était soucieux et ne sortait de sa préoccupation que par secousse. Alors il paraissait chasser quelque idée dominante, mais bientôt cette idée, plus puissante que sa volonté, le replongeait dans une rêverie qui frappa d'autant plus tout le monde qu'elle était loin d'être dans son caractère. Quant au chevalier, il avait les yeux constamment fixés sur sa belle-sœur, et cela, au contraire de son frère, était d'autant moins étonnant que jamais la marquise n'avait paru si belle.

La collation prise, la société se retira. L'abbé reconduisit les femmes, et le chevalier resta près de la marquise. Mais à peine l'abbé fut-il sorti que madame de Ganges vit le chevalier pâlir et que, de debout qu'il était, il tomba assis sur le pied du lit. La marquise, inquiète, lui demanda ce qu'il avait, mais, avant qu'il eut pu répondre, son attention fut attirée d'un autre côté.

L'abbé, aussi pâle et aussi défait que le chevalier, rentrait dans la chambre tenant à la main un verre et un pistolet et fermait la porte derrière lui à double tour. Effrayée à cette vue, la marquise se souleva à moitié sur son lit, regardant sans voix et sans parole. Alors l'abbé s'approcha d'elle, les lèvres tremblantes, les cheveux hérissés et les yeux enflammés, et lui présentant le verre et le pistolet :

— Madame, lui dit-il après un moment de silence terrible, choisissez, du poison, du feu – et faisant un signe au chevalier, qui tira son épée – ou du fer.

La marquise avait eu un moment d'espoir : au mouvement qu'elle avait vu faire au chevalier, elle avait cru qu'il venait à son secours. Mais bientôt détrompée et se trouvant entre deux hommes qui la menaçaient tous deux, elle se laissa glisser à bas de son lit, et tombant à genoux :

— Qu'ai-je fait, s'écria-t-elle, ô mon Dieu ! que vous prononcez ainsi ma mort et qu'après vous être faits juges, vous vous fassiez bourreaux ? Je ne suis coupable envers vous d'aucune faute que d'avoir été trop fidèle à mes devoirs envers mon mari, qui est votre frère.

Puis, voyant qu'il était inutile qu'elle continuât d'implorer l'abbé, dont les regards et les gestes indiquaient une résolution prise, elle se retourna vers le chevalier.

— Et vous aussi, mon frère, lui dit-elle, ô mon Dieu ! mon Dieu ! vous aussi. Mais ayez donc pitié de moi, au nom du ciel !

Mais celui-ci, frappant du pied et lui appuyant la pointe de l'épée sur la poitrine :

— Assez, madame, lui répondit-il, assez, et prenez votre parti sans retard, car si vous ne le prenez pas, c'est nous qui le prendrons pour vous.

La marquise se retourna une dernière fois vers l'abbé et heurta de son front la bouche du pistolet. Alors elle vit bien qu'il lui fallait mourir, et choisissant des trois genres de mort celui qui lui paraissait le moins terrible :

— Donnez-moi donc le poison, dit-elle, et que Dieu vous pardonne ma mort.

À ces mots, elle prit le verre. Cependant la liqueur noire et épaisse dont il était rempli lui causa une telle répulsion qu'elle voulut essayer une dernière tentative. Mais un blasphème effroyable de l'abbé et un geste menaçant de son frère lui ôtèrent jusqu'à la dernière lueur d'espoir. Elle porta le verre à ses lèvres, et murmurant une dernière fois encore : « Mon Dieu ! Seigneur, ayez pitié de moi », elle avala ce qu'il contenait. Pendant ce temps, quelques gouttes de la liqueur tombèrent sur sa poitrine et lui brûlèrent à l'instant même la peau comme auraient pu faire des charbons ardents. C'est qu'en effet le breuvage infernal était composé d'arsenic et de sublimé délayés dans de l'eau-forte. Puis, croyant qu'on n'exigerait pas davantage d'elle, elle laissa tomber le verre.

La marquise se trompait. L'abbé le ramassa, et remarquant que tout le précipité était demeuré au fond, il rassembla avec un poinçon d'argent ce qui s'était coagulé aux parois du verre, le réunit à tout ce qui était resté au fond et, présentant à la marquise, au bout du poinçon, cette boule qui était de la grosseur d'une noi-

sette :

— Allons, madame, lui dit-il, il faut avaler le goupillon !

La marquise, résignée, ouvrit les lèvres. Mais, au lieu de faire ce que lui ordonnait l'abbé, elle retint ce reste de poison dans sa bouche, et se rejetant sur son lit en poussant un cri et en embrassant ses oreillers de douleur, elle le rejeta entre les draps sans que ses assassins s'en aperçussent. Puis, se retournant alors vers eux :

— Au nom de Dieu, leur dit-elle, les mains jointes, puisque vous avez tué mon corps, au moins ne perdez pas mon âme, et envoyez-moi un confesseur.

Si cruels que fussent l'abbé et le chevalier, un pareil spectacle commençait sans doute à les lasser. D'ailleurs, l'acte mortel était accompli : après ce qu'elle avait bu, la marquise ne pouvait vivre que quelques minutes. Ils sortirent donc à sa prière et refermèrent la porte derrière eux. Mais à peine la marquise se vit-elle seule que la possibilité de la fuite se présenta à elle. Elle courut à la fenêtre. Elle n'était élevée que de vingt-deux pieds, mais elle donnait sur un terrain plein de pierres et de décombres. Comme la marquise était en chemise, elle se hâta de passer un jupon de taffetas. Mais, au moment où elle achevait de le nouer autour de sa taille, elle entendit des pas qui se rapprochaient de sa chambre. Croyant alors que c'étaient ses assassins qui revenaient pour l'achever, elle courut comme une insensée vers la fenêtre. Au moment où elle posait le pied sur son rebord, la porte s'ouvrit. La marquise ne calcula plus rien et se précipita la tête la première. Heureusement que le nouveau venu, qui était le chapelain du château, eut le temps d'étendre la main et de saisir sa jupe. La jupe, trop faible pour soutenir le poids de la marquise, se déchira. Mais pendant cette résistance, si légère qu'elle fût, suffit pour changer la direction du corps : la marquise, qui devait se briser la tête, tomba au contraire sur ses pieds sans se faire autrement mal que de se les meurtrir sur les pierres. Tout étourdie qu'elle était de sa chute, la marquise vit quelque chose qui se précipitait après elle et fit un bond de côté. C'était une énorme cruche pleine

d'eau sous laquelle le prêtre, voyant qu'elle lui échappait, avait essayé de l'écraser. Mais soit qu'il eût mal pris ses mesures, soit que la marquise eût effectivement eu le temps de s'écarter, le vase se brisa à ses pieds sans l'atteindre, et le prêtre, voyant qu'il avait manqué son coup, se rejeta en arrière et courut avertir l'abbé et le chevalier que la victime leur échappait.

Quant à la marquise, à peine avait-elle été à terre qu'avec une présence d'esprit admirable elle avait fait entrer le bout d'une des tresses de ses cheveux assez avant dans la gorge pour provoquer un vomissement. La chose était d'autant plus facile qu'elle avait beaucoup mangé à cette collation, et d'autant plus heureuse que les aliments avaient empêché le poison d'attaquer aussi violemment qu'il l'eût fait sans cette circonstance les parois de l'estomac. À peine eut-elle rejeté ce qu'elle avait pris qu'un sanglier privé l'avalait et, tombant en convulsion, mourut sur-le-champ.

Cependant, comme nous l'avons dit, l'appartement donnait sur une cour fermée, et la marquise, en s'élançant de sa chambre dans cette cour, crut d'abord qu'elle n'avait fait que changer de prison. Mais bientôt, apercevant une lumière qui tremblait à travers la lucarne d'une des écuries, la marquise y courut, et trouvant un palefrenier qui allait se coucher :

— Au nom du ciel ! mon ami, lui dit-elle, sauve-moi ! je suis empoisonnée, on veut me tuer, ne m'abandonne pas, je t'en conjure ! Aie pitié de moi et ouvre-moi cette écurie que je m'en aille ! que je me sauve !

Le palefrenier ne comprit pas grand-chose à ce que lui disait la marquise. Mais voyant une femme échevelée, à moitié nue et qui demandait du secours, il la prit sous son bras, lui fit traverser les écuries, lui ouvrit une porte, et la marquise se trouva dans la rue. Deux femmes passaient. Le palefrenier la remit entre leurs mains sans pouvoir leur expliquer ce qu'il ignorait lui-même. Quant à la marquise, elle semblait ne pouvoir dire autre chose que ces seules paroles :

— Sauvez-moi, je suis empoisonnée ; au nom du ciel !
sauvez-moi.

Tout à coup, elle s'échappa de leurs mains et se mit à fuir comme une insensée : elle venait d'apercevoir à vingt pas d'elle, sur le seuil de la porte par laquelle elle était sortie, ses deux assassins qui la poursuivaient.

Alors ils s'élançèrent après elle, elle criant qu'elle était empoisonnée, eux criant qu'elle était folle ; tout cela au milieu d'une populace qui, ne sachant pour qui prendre parti, s'écartait pour laisser passer la victime et les meurtriers. La terreur donnait à la marquise une force surhumaine. Cette femme habituée à marcher dans des souliers de soie, sur des tapis de velours, courait alors ensanglantant ses pieds nus sur les pierres et les cailloux, demandant en vain du secours que nul ne lui accordait. C'est qu'en effet, à la voir ainsi, courant d'une course insensée, en chemise, les cheveux épars, n'ayant pour tout vêtement qu'un jupon de taffetas en lambeaux, il était difficile de ne pas croire, ainsi que le disaient ses beaux-frères, que cette femme était folle.

Enfin, le chevalier la joignit, l'arrêta et, l'entraînant malgré ses cris dans la maison la plus proche, referma la porte derrière eux, tandis que l'abbé, sur le seuil, un pistolet à la main, menaçait de brûler la cervelle à quiconque s'approcherait.

La maison où étaient entrés le chevalier et la marquise appartenait à un M. Desprats, absent pour le moment de chez lui et chez la femme duquel plusieurs de ses compagnes s'étaient assemblées. La marquise et le chevalier, toujours luttant ensemble, entrèrent dans la chambre où était réunie la société. Comme plusieurs de celles qui la composaient étaient admises dans la société de la marquise, elles se levèrent aussitôt dans le plus grand étonnement pour lui porter le secours qu'elle réclamait, mais le chevalier les écarta vivement, répétant que la marquise était folle. À cette accusation, à laquelle les apparences ne prêtaient que trop de vraisemblance, la marquise répondait en montrant son cou brûlé et ses lèvres noircies, et se tordant les

bras de douleur, s'écriait qu'elle était empoisonnée et qu'elle allait mourir, demandant avec instances du lait ou tout au moins de l'eau. Alors la femme d'un ministre protestant qui se nommait madame Brunelle lui glissa dans la main une boîte d'orviétan dont elle se hâta d'avaler quelques morceaux, tandis que le chevalier se retournait. En même temps, une autre femme lui présenta une verre d'eau. Mais au moment où elle le portait à sa bouche, le chevalier le lui brisa entre les dents et, d'un des éclats du verre, lui coupa les lèvres. Alors toutes les femmes voulurent se jeter sur le chevalier, mais la marquise, craignant qu'on ne l'irritât davantage et espérant le désarmer, demanda au contraire qu'on la laissât seule avec lui. Toute la compagnie céda à ses instances et passa dans la chambre voisine. C'était ce que demandait de son côté le chevalier.

À peine furent-ils seuls que la marquise, joignant les mains, se mit à genoux devant lui, disant de la voix la plus douce et la plus suppliante qu'elle put prendre :

— Chevalier, mon cher frère, n'aurez-vous donc pitié de moi qui ai toujours eu tant de tendresse pour vous et qui voudrais encore à cette heure donner mon sang pour votre service ? Vous savez bien que les choses que je vous dis là ne sont point de vaines paroles, et cependant comment me traitez-vous, sans que je l'aie mérité ? Et que dira le monde d'un pareil procédé ? Ah ! mon frère, que mon malheur est grand d'avoir été si cruellement traitée par vous ! Et cependant, oui, mon cher frère, si vous daignez avoir pitié de moi et me sauver la vie, sur ma part du ciel, je vous jure de ne me souvenir en rien de ce qui est arrivé et de vous regarder toujours comme mon protecteur et mon ami.

Tout à coup, la marquise se releva en poussant un grand cri et en portant la main au côté droit de sa poitrine. Pendant qu'elle parlait, le chevalier avait tiré sans qu'elle s'en aperçut son épée, qui était fort courte, et s'en servant comme d'un poignard, il l'avait frappée au sein. Ce premier coup fut suivi d'un second qui porta sur la clavicule, ce qui l'empêcha d'entrer. À ces deux

coups, la marquise se mit à fuir vers la porte du salon où s'était retirée la société en criant :

— Au secours ! on me tue.

Mais, dans le temps qu'elle mit à traverser la chambre, le chevalier lui donna encore cinq coups d'épée dans le dos, et il lui en eût sans doute donné davantage si, au dernier coup, l'épée ne s'était brisée. Au reste, celui-là avait été porté avec tant de force que le tronçon resta enfoncé dans l'épaule et que la marquise tomba la face contre terre, nageant dans le sang qui ruisselait de tout côté et inondait la chambre.

Le chevalier crut l'avoir tuée, et comme il entendait les femmes accourir à son secours, il s'élança hors de la chambre. L'abbé était toujours sur le seuil, le pistolet à la main. Le chevalier le prit par le bras pour l'entraîner, et comme l'abbé hésitait à le suivre :

— Retirons-nous, abbé, lui dit-il, l'affaire est faite.

Le chevalier et l'abbé firent quelques pas dans la rue. Mais en ce moment une fenêtre s'ouvrit, et les femmes, qui avaient retrouvé la marquise expirante, appelèrent du secours. À ces cris, l'abbé s'arrêta aussitôt, et retenant le chevalier par le bras :

— Que disais-tu donc, chevalier ? demanda-t-il. Si l'on appelle du secours, elle n'est donc pas morte ?

— Ma foi, va y voir toi-même, répondit le chevalier. J'en ai fait assez pour mon compte ; à ton tour.

— C'est, pardieu ! bien comme cela que je l'entends, s'écria l'abbé.

Et s'élançant de nouveau dans la maison, il se précipita dans la chambre au moment où les femmes, soulevant la marquise à grand-peine, car elle était si faible qu'elle ne pouvait plus s'aider, essayaient de la mettre au lit. L'abbé les écarta, et parvenant jusqu'à la marquise, il lui appuya son pistolet sur la poitrine. Mais, au moment où il lâchait le coup, M^{me} Brunelle, la même qui avait déjà donné une boîte d'orviétan à la marquise, leva le canon avec la main, de sorte que le coup partit en l'air et que la balle, au lieu

d'atteindre la marquise, alla se loger dans la corniche du plafond. L'abbé prit alors le pistolet par le canon et donna de la crosse un si furieux de coup sur la tête de M^{me} Brunelle qu'elle chancela et fut près de tomber. Il allait redoubler, mais toutes les femmes, se réunissant contre lui, le poussèrent avec mille malédictions à la porte, qu'elles refermèrent derrière lui. Aussitôt les deux assassins, profitant de la nuit, s'enfuirent de Ganges et arrivèrent à Aubenas, qui en est distant d'une grande lieu de pays, vers les dix heures du soir.

Pendant ce temps, les femmes prodiguaient leurs soins à la marquise. Elles avaient voulu d'abord la mettre au lit, ainsi que nous l'avons déjà dit, mais le tronçon de l'épée empêchant qu'elle ne se pût coucher, on essaya, inutilement, de le lui arracher, si profondément qu'il était entré dans l'os. Alors la marquise indiqua elle-même à la dame Brunelle le moyen à employer : c'était que l'opératrice s'assît sur le lit, et tandis que les autres femmes l'aideraient, elle, à se tenir debout, qu'elle empoignât le tronçon à deux mains, et lui appuyant les genoux dans le dos, elle tirât de toute sa force et par une grande secousse. Ce moyen réussit enfin, et la marquise put se mettre au lit. Il était neuf heures du soir, et il y avait près de trois heures que durait cette horrible tragédie.

Cependant les consuls de Ganges, informés de ce qui s'était passé et commençant à croire que c'était réellement un assassinat, se rendirent de leur personne et avec une garde auprès de la marquise. À peine les vit-elle entrer qu'elle reprit des forces et, se soulevant sur son lit, tant sa crainte était grande, leur demanda leur protection, les mains jointes, car elle croyait toujours voir revenir l'un ou l'autre de ses assassins. Les consuls lui dirent de se rassurer, firent garder toutes les avenues de la maison par des gens armés et, tandis qu'on envoyait en toute hâte chercher à Montpellier des médecins et des chirurgiens, firent prévenir M. le baron de Trissan, grand prévôt du Languedoc, du crime qui venait d'être commis, lui envoyant le nom et les signalements des assassins. Celui-ci mit aussitôt tout son monde sur leurs traces,

mais il était déjà trop tard : il apprit que l'abbé et le chevalier avaient couché, la nuit de l'assassinat, à Aubenas, et que là, après s'être fait des reproches mutuels sur leur maladresse, ils avaient manqué s'égorger l'un l'autre. Enfin, ils étaient partis avant le jour et avaient été s'embarquer proche d'Agde sur une plage nommée le Gras de Palaval.

Le marquis de Ganges était à Avignon, où il poursuivait une affaire criminelle contre un de ses domestiques qui lui avait volé deux cents écus, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'événement. Il pâlit affreusement en écoutant le récit que lui en fit le messenger, puis, entrant contre ses frères en une grande fureur, il jura qu'ils n'auraient jamais d'autres bourreaux que lui. Cependant, si inquiet qu'il fût de l'état de la marquise, il attendit jusqu'au lendemain après midi avant que de partir et vit pendant cet intervalle quelques-uns de ses amis d'Avignon sans leur parler aucunement de cette affaire.

Arrivé à Ganges quatre jours seulement après l'assassinat, il se rendit à la maison de M. Desprats et demanda à voir sa femme, que de bons religieux avaient déjà préparée à cette entrevue. À peine la marquise eut-elle appris qu'il était arrivé qu'elle consentit à le recevoir. Aussitôt le marquis entra dans la chambre, les yeux tout en larmes, s'arrachant les cheveux et donnant les signes du plus profond désespoir.

La marquise reçut son mari en épouse qui pardonne et en chrétienne qui va mourir. À peine lui fit-elle quelques légers reproches sur l'abandon où il l'avait laissé, et encore, comme le marquis s'était plaint de ces reproches à un religieux et que ce religieux avait reporté ces plaintes à la marquise, elle appela son mari près de son lit au moment où il était entouré de monde, lui en fit réparation publique, lui demandant mille fois pardon et le priant de n'attribuer les paroles qui auraient pu le blesser qu'à l'effet de ses douleurs, et non au défaut de son estime.

Cependant, resté seul avec sa femme, le marquis voulut se prévaloir de ce retour pour lui faire casser la déclaration devant

les magistrats d'Avignon ; car le vice-légat et ses officiers, fidèles aux promesses faites à la marquise, avaient refusé d'enregistrer la donation nouvelle qu'elle avait faite à Ganges par les suggestions de l'abbé et que celui-ci avait envoyée, à peine signée, à son frère. Mais, sur ce point, la marquise fut d'une résolution constante, déclarant que cette fortune était réservée à ses enfants, par conséquent sacrée pour elle, et qu'elle ne pouvait rien innover à ce qui avait été fait à Avignon, attendu que c'étaient là ses véritables et derniers sentiments. Malgré cette déclaration, le marquis n'en continua pas moins à rester près de sa femme et à lui rendre tous les soins d'un mari dévoué et attentif.

Deux jours après le marquis de Ganges arriva madame de Rossan. Son étonnement fut grand, d'après les bruits qui circulaient déjà sur le marquis, de trouver sa fille entre les mains de celui qu'elle regardait comme un de ses meurtriers. Mais loin de partager cette opinion, la marquise fit tout ce qu'elle put non seulement pour la ramener à d'autres sentiments, mais pour obtenir d'elle qu'elle l'embrassât comme un fils. Cet aveuglement de la part de la marquise causa une telle douleur à madame de Rossan que, malgré son amour profond pour sa fille, elle ne voulut point rester plus de deux jours et que, quelques instances que lui fit la mourante, elle retourna chez elle sans que rien pût l'arrêter.

Ce départ causa une grande douleur à la marquise et fut cause qu'elle demanda avec de nouvelles instances d'être conduite à Montpellier, la seule vue du lieu où elle avait été si cruellement assassinée lui présentant sans cesse non seulement le souvenir du meurtre, mais encore l'image de ses meurtriers, qui la poursuivaient si incessamment que, dans ses courts moments de sommeil, elle se réveillait quelquefois tout à coup en poussant de grands cris et en appelant au secours. Malheureusement, le médecin la jugea trop faible pour être transportée et déclara qu'aucun déplacement ne pouvait se faire sans un extrême danger.

Alors et en entendant cet arrêt qu'il fallut bien lui répéter et auquel son teint vif et animé et ses yeux brillants semblaient donner un démenti, la marquise tourna toutes ses pensées vers les choses sacrées et ne songea plus qu'à mourir comme une sainte, ayant déjà souffert comme une martyre. En conséquence, elle demanda le viatique, et pendant qu'on allait le lui chercher, elle renouvela ses excuses à son mari et son pardon à ses frères, et cela avec une douleur qui, jointe à sa beauté, donnait à toute sa personne une apparence angélique. Cependant, lorsque le prêtre entra avec le viatique, cette expression changea tout à coup, et son visage présenta tous les caractères de la plus grande terreur. Elle venait de reconnaître dans le prêtre qui lui apportait les dernières consolations du ciel l'infâme Perrette qu'elle devait regarder comme le complice de l'abbé et du chevalier puisque, après avoir essayé de la retenir, il avait voulu l'écraser sous le poids de la cruche pleine d'eau qu'il lui avait jetée de la fenêtre et puisque, voyant qu'elle lui échappait, il avait couru prévenir et avait mis sur ses traces ses deux assassins.

Cependant elle se remit bientôt, et voyant que le prêtre, sans aucun remords, s'approchait de son lit, elle ne voulut point causer un si grand scandale qu'eût été celui de le dénoncer dans un pareil moment. Cependant, se penchant vers lui :

— Mon père, lui dit-elle, j'espère qu'en souvenir de ce qui s'est passé et pour dissiper les craintes qu'il m'est bien permis d'avoir, vous ne ferez pas difficulté de partager avec moi la sainte hostie ; car j'ai parfois entendu dire que, entre les mains des méchants, le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, tout en restant un symbole de salut, était devenu un principe de mort.

Le prêtre s'inclina en signe de consentement.

La marquise communia donc ainsi, prenant l'hostie qu'elle partageait avec un de ses meurtriers à témoin qu'elle pardonnait à celui-ci comme aux autres et qu'elle priait Dieu et les hommes de leur pardonner comme elle le faisait elle-même.

Les jours suivants s'écoulèrent sans que le mal parût empirer,

la fièvre qui dévorait la marquise exaltant au contraire toutes les beautés de son visage et donnant à sa voix et à ses gestes une ardeur qu'elle n'avait jamais eue. Aussi tout le monde en était-il venu à reprendre de l'espoir, excepté elle qui, sentant son état mieux que personne, ne se fit pas un seul instant illusion et, gardant sans cesse près de son lit son fils, qui était âgé de sept ans, lui disait à tout moment de la bien regarder afin que, si jeune qu'il était, il se souvînt d'elle toute sa vie et ne l'oubliât jamais dans ses prières. Alors le pauvre enfant fondait en larmes et lui promettait non seulement de se souvenir d'elle, mais encore de la venger lorsqu'il serait homme. À ces paroles, la marquise le reprenait doucement, lui disant que toute vengeance appartenait au roi et à Dieu, et qu'il faut remettre tous soins pareils à ces deux puissants maîtres du ciel et de la terre.

Le 3 juin, M. Catalan, conseiller, commissaire député par le parlement de Toulouse, arriva à Gagnes avec tous les officiers nécessaires à sa commission. Mais il ne put, ce soir-là, voir la marquise, qui, étant restée assoupie pendant plusieurs heures, avait gardé de ce sommeil une espèce d'engourdissement d'esprit qui eût pu ôter de la lucidité à ses déclarations. Il attendit donc jusqu'au lendemain.

Le lendemain, sans demander avis de personne, M. Catalan se rendit à la maison de M. Desprats et, malgré une légère résistance de la part de ceux qui la gardaient, parvint jusqu'auprès de la marquise. La mourante le reçut avec une présence d'esprit admirable, ce qui fit croire à M. Catalan qu'on avait eu, la veille, l'intention d'empêcher toute entrevue entre lui et celle qu'il venait interroger. La marquise d'abord ne voulait rien raconter de ce qui s'était passé, disant qu'elle ne pouvait accuser et pardonner à la fois. Mais M. Catalan lui fit comprendre qu'elle devait avant tout la vérité à la justice, puisque, faute de renseignements précis, la justice, en s'égarant, pouvait frapper les innocents au lieu des coupables. Ce dernier argument déterminait la marquise, qui, pendant une heure et demie que dura ce tête-à-tête, lui racon-

ta tous les détails de cet horrible événement.

Le lendemain, M. Catalan devait revenir. Mais, le lendemain, la marquise était effectivement plus mal. Il s'en assura par ses yeux, et comme il savait à peu près tout ce qu'il désirait savoir, il n'insista pas davantage, de peur de la fatiguer.

En effet, à compter de ce jour, des douleurs si atroces s'étaient emparées de la marquise que, malgré la constance qu'elle avait toujours montrée et qu'elle essayait de conserver jusqu'à sa fin, elle ne pouvait s'empêcher de pousser des cris mêlés de prières. Ce fut ainsi qu'elle passa la journée du 4 et une partie de celle du 5. Enfin, ce jour, qui était un dimanche, vers quatre heures du soir, elle expira.

Aussitôt on fit l'ouverture du corps, et les médecins vérifièrent que la marquise était morte par la seule force du poison, aucun des sept coups d'épée qu'elle avait reçus n'étant mortel. Ils trouvèrent l'estomac et les entrailles brûlés, et le cerveau noirci. Cependant, malgré ce breuvage infernal qui, dit le procès-verbal, *eût tué une lionne en quelques heures*, la marquise lutta dix-neuf jours, tant – ajoute la relation à laquelle nous avons emprunté une partie de ces détails –, tant la nature défendait amoureusement le beau corps qu'elle avait pris tant de peine à former.

À l'instant même où M. Catalan apprit la mort de la marquise, comme il avait avec lui douze gardes de M. le gouverneur, dix archers et un hoqueton, il les dépêcha au château du marquis de Ganges avec ordre de se saisir de sa personne, de celle du prêtre et de celles de tous les domestiques, à l'exception du palefrenier qui avait aidé à la fuite de la marquise. Le commandant de cette petite escouade trouva le marquis se promenant, fort triste et fort agité, dans la grande salle du château. Et comme il lui signifia l'ordre dont il était porteur, le marquis, sans faire aucune résistance et comme s'il eût été préparé à ce qui lui arrivait, répondit qu'il était prêt à obéir et que d'ailleurs son dessein avait toujours été d'aller poursuivre au parlement les meurtriers de sa femme. On lui demanda la clef de son cabinet, qu'il remit, et l'ordre fut

aussitôt donné de le conduire avec les autres accusés dans les prisons de Montpellier.

Aussitôt que le marquis entra dans la ville, le bruit de son arrivée se répandit avec une rapidité incroyable de rue en rue. Alors, comme il faisait nuit, toutes les fenêtres s'illuminèrent, et quelques-uns, sortant avec des torches, lui formèrent un cortège ardent à l'aide duquel tout le monde put le voir. Il était, ainsi que le prêtre, monté sur un mauvais cheval de louage et tout entouré d'archers auxquels, sans doute, en cette circonstance, il dut la vie ; car l'indignation était si grande contre lui que chacun excitait son voisin à le mettre en pièces et que la chose fût arrivée s'il n'eût été si soigneusement défendu et gardé.

Aussitôt qu'elle eut appris la nouvelle de la mort de sa fille, madame de Rossan se mit en possession de tous ses biens, et se portant partie dans cette affaire, elle déclara qu'elle ne se désisterait de sa poursuite que lorsque la mort de sa fille serait vengée.

M. Catalan commença aussitôt l'instruction. Le premier interrogatoire qu'il fit subir au marquis dura onze heures. Puis bientôt, lui et ses co-accusés furent transportés des prisons de Montpellier dans celles de Toulouse. Un mémoire accablant de madame de Rossan les y poursuivit. Elle y démontrait avec une lucidité parfaite la participation du marquis au crime de ses deux frères, sinon en action, du moins en esprit, en désir et en volonté.

La défense du marquis fut simple : il avait eu le malheur d'avoir pour frères deux scélérats qui avaient attenté d'abord à l'honneur, puis ensuite à la vie d'une femme qu'il aimait tendrement ; ils l'avaient faite périr d'une mort atroce, et, pour comble de malheur, il était accusé, lui innocent, d'avoir trempé dans cette mort.

En effet, l'instruction du procès, quelque minutieuse qu'elle fût, ne put produire contre le marquis que des présomptions morales qui furent insuffisantes, à ce qu'il paraît, pour déterminer les juges à lui appliquer la peine de mort.

En conséquence, le 21 août 1667, un jugement fut rendu qui

condamnait l'abbé et le chevalier de Ganges à être rompus vifs, le marquis de Ganges à un bannissement perpétuel du royaume, ses biens confisqués au roi, dégradé de noblesse et incapable de succéder aux biens de ses enfants. Quant au prêtre Perrette, il fut condamné aux galères perpétuelles après avoir été préalablement dégradé des ordres par la puissance ecclésiastique.

Ce jugement fit un bruit égal à celui qu'avait produit l'assassinat et donna matière, dans cette époque où les circonstances atténuantes n'étaient pas inventées, à de longues et furieuses discussions. En effet, le marquis était coupable de complicité ou ne l'était pas : s'il ne l'était pas, le supplice était trop cruel ; s'il l'était, le jugement était trop doux.

Ce fut l'avis de Louis XIV, qui se souvenait de la beauté de madame la marquise de Ganges, car, quelque temps après, et comme on croyait qu'il avait oublié cette malheureuse affaire et qu'on lui demandait la grâce du marquis de la Donze, accusé d'avoir empoisonné sa femme :

— Il n'est point besoin de grâce, répondit le roi, puisqu'il est du parlement de Toulouse et que le marquis de Ganges s'en est bien passé.

On devine facilement qu'un aussi triste événement ne se passa point sans que les beaux esprits de l'époque fissent sur cette catastrophe, qui enlevait une des plus belles personnes du siècle, une multitude de bouts-rimés et de madrigaux. Aussi nous renvoyons à nos notes les amateurs de ce genre de littérature, car nous avons, à leur intention, extrait des journaux et mémoires du temps les deux meilleures ou du moins les deux moins mauvaises pièces que nous ayons pu trouver⁴.

Maintenant, comme nos lecteurs ne manqueraient pas, pour peu qu'ils aient pris quelque intérêt à la terrible histoire que nous venons de leur raconter, de demander ce que sont devenus les meurtriers, nous allons les suivre jusqu'au moment où ils ont disparu, les uns dans la nuit de la mort, les autres dans l'obscurité de l'oubli.

Le curé Perrette fut le premier qui paya sa dette au ciel : il mourut à la chaîne dans le trajet de Toulouse à Brest.

Le chevalier se retira à Venise et prit du service dans les troupes de la Sérénissime République, qui était alors en guerre contre le Turc, et fut envoyé à Candie, que les musulmans assiégeaient depuis vingt-deux ans. Il y était à peine arrivé que, comme il se promenait sur les remparts de la ville avec deux autres officiers, une bombe vint faire explosion à leurs pieds, dont un des éclats tua le chevalier sans toucher aucunement à ceux qui l'accompagnaient, ce qui fit que cet événement fut regardé comme un coup du ciel.

Pour l'abbé, son histoire est plus longue et plus étrange. Il avait quitté le chevalier aux environs de Gênes, et traversant tout le Piémont, une partie de la Suisse et un coin de l'Allemagne, il était entré en Hollande sous le nom de Lamartellière. Après plusieurs hésitations sur le lieu où il devait se fixer, il se retira enfin à Viane, dont le comte de Lippe était alors souverain. Là, il fit connaissance avec un gentilhomme qui le présenta au comte comme un Français réfugié pour cause de religion.

Le comte, dès cette première conversation, trouva à cet étranger qui venait chercher un asile dans ses états non seulement beaucoup d'esprit, mais encore un esprit très solide, et le voyant versé dans les lettres et les sciences, il lui proposa de se charger de l'éducation de son fils, alors âgé de neuf ans. Une pareille proposition était une fortune pour l'abbé de Ganges, aussi se garda-t-il bien de la refuser.

L'abbé de Ganges était un de ces hommes qui ont un grand empire sur eux-mêmes. Du moment où il vit que son intérêt, que la sûreté de son existence même lui en imposaient l'obligation, il dissimula avec un soin extrême tout ce qu'il y avait de mauvaises passions en lui, pour ne laisser paraître que ses bonnes qualités. Précepteur aussi sévère pour le cœur que pour l'esprit, il parvint, sous ces deux rapports, à faire de son élève un prince tellement accompli que le comte de Lippe, utilisant cette sagesse

et cette instruction, commença de consulter le précepteur sur chaque chose de l'État, si bien qu'au bout de quelque temps, sans remplir aucune fonction publique, le prétendu Lamartellière était devenu l'âme de cette petite principauté.

La comtesse avait chez elle une jeune parente sans fortune mais de grande noblesse, et pour laquelle elle avait une profonde amitié. Elle ne tarda point à s'apercevoir que la pauvre enfant s'était prise pour le gouverneur de son fils d'un sentiment plus tendre qu'il ne convenait à sa haute condition, sentiment qu'enhardi par son crédit toujours croissant, le faux Lamartellière avait fait tout ce qu'il avait pu pour inspirer et entretenir. La comtesse fit alors venir sa cousine auprès d'elle et, lui ayant fait faire l'aveu de son amour, lui dit qu'elle avait certes une grande amitié pour le gouverneur de son fils, qu'elle et son mari comptaient récompenser les services qu'il avait rendu à leur famille et à l'État par des pensions et des places, mais que c'était une ambition par trop hautaine, quand on s'appelait Lamartellière, qu'on n'avait ni parents ni famille que l'on pût avouer, d'aspirer à la main d'une jeune fille alliée à une maison souveraine ; qu'elle ne demandait pas que le fiancé de sa cousine fût Bourbon, Montmorency ou Rohan, mais qu'elle désirait au moins qu'il fût quelque chose, ne fût-ce que gentilhomme gascon ou poitevin.

La jeune parente de la comtesse de Lippe alla redire mot à mot cette réponse à son amant, croyant qu'il allait en être atterré. Mais celui-ci lui répondit, au contraire, que puisque sa naissance était le seul obstacle qui s'opposât à leur union, il y avait moyen de l'aplanir. En effet, l'abbé, après huit ans passés chez le prince au milieu des témoignages de confiance et de considération les plus grands, croyait être assez sûr de sa bienveillance pour pouvoir lui avouer son vrai nom.

Il demanda donc à la comtesse une audience qui lui fut accordée à l'instant même, et s'inclinant devant elle avec respect :

— Madame, lui dit-il, je m'étais flatté que votre Altesse m'honorait de son estime, et cependant elle s'oppose aujourd'hui

à mon bonheur. La parente de votre Altesse veut bien m'accepter pour époux, et le prince votre fils autorise mes vœux et excuse ma hardiesse. Que vous ai-je donc fait, madame, pour vous trouver seule contre moi ? et que pouvez-vous me reprocher depuis huit ans que j'ai l'honneur d'être au service de votre Altesse ?

— Je ne vous reproche rien, monsieur, répondit la comtesse, mais je ne veux pas que l'on me reproche à moi d'avoir souffert un pareil mariage. Je vous croyais homme de trop de sens et de raison pour me forcer de vous rappeler que, tant que vous vous êtes borné à des demandes convenables et à des ambitions modérées, vous avez eu lieu de vous louer de ma reconnaissance. Demandez-vous qu'on double vos appointements ? La chose est facile. Voulez-vous des empois ? On vous en donnera. Mais ne vous oubliez pas, monsieur, jusqu'à prétendre à une alliance à laquelle vous ne devez pas vous flatter de pouvoir parvenir jamais.

— Mais, madame, reprit le suppliant, qui vous a dit que ma naissance fût si obscure qu'elle dût m'ôter tout espoir d'obtenir votre consentement ?

— Mais vous-même, ce me semble, monsieur, répondit la comtesse avec étonnement, ou si vous ne l'avez pas dit, votre nom l'a dit pour vous.

— Et si ce nom n'était pas le mien, madame, dit l'abbé en s'enhardissant ; si des circonstances malheureuses, terribles, fatales m'avaient forcé de prendre ce nom pour en cacher un autre trop malheureusement célèbre, votre Altesse serait-elle assez injuste pour ne pas changer d'avis ?

— Monsieur, répondit la comtesse, vous en avez trop dit maintenant pour ne pas achever. Qui êtes-vous, dites ? Et si, comme vous me le faites entendre, vous êtes de famille, je vous jure que ce n'est point le défaut de fortune qui m'arrêtera.

— Hélas ! madame, s'écria l'abbé en se jetant à ses genoux, mon nom, j'en suis certain, n'est que trop connu de votre Altesse, et je donnerais volontiers à cette heure la moitié de mon sang

pour qu'elle ne l'eût jamais entendu prononcer. Mais vous l'avez dit, madame ! j'ai été trop avant pour reculer. Eh bien, je suis ce malheureux abbé de Ganges dont les crimes vous sont connus et dont je vous ai entendue parler, à vous-même, plusieurs fois.

— L'abbé de Ganges ! s'écria la comtesse avec horreur, l'abbé de Ganges ! Vous êtes cet exécrable abbé de Ganges dont le nom seul fait frémir ? Et c'est à vous, c'est à ce meurtrier, c'est à cet infâme que nous avons confié l'éducation de notre fils unique ? Oh ! j'espère pour nous tous que vous mentez, monsieur, car si vous disiez la vérité, je crois qu'à l'instant même je vous ferais arrêter et reconduire en France pour y subir votre supplice. Ce que vous avez de mieux à faire, si ce que vous m'avez dit est vrai, c'est de quitter à l'instant même non seulement ce château, mais la ville, mais la principauté, et je serai déjà assez tourmentée, le reste de ma vie, chaque fois que je songerai que je suis restée sept ans sous le même toit que vous.

L'abbé voulut répondre, mais la comtesse haussa tellement la voix que le jeune prince, que son précepteur avait mis dans ses intérêts et qui écoutait à la porte de la chambre de sa mère, jugea que l'affaire de son protégé tournait mal et entra pour essayer de la raccomoder. Il trouva sa mère tellement effrayée que, par un mouvement machinal, elle l'attira à lui comme pour se mettre sous sa protection, et il eut beau prier et supplier, tout ce qu'il put obtenir fut que son précepteur aurait la liberté de se retirer sans être inquiété dans tel autre pays du monde qu'il lui plairait, mais sous la défense expresse de jamais se représenter devant le comte ni la comtesse de Lippe.

L'abbé de Ganges se retira à Amsterdam, où il se fit maître de langues et où sa maîtresse alla bientôt le retrouver et l'épousa. Son élève, à qui ses parents n'avaient pu faire, même en lui disant le vrai nom du faux Lamartellière, partager l'horreur qu'ils avaient pour lui, le soutint de ses secours tant qu'il en eut besoin. Cela dura jusqu'à ce que, sa femme étant devenue majeure, il entra en jouissance de quelques biens qui lui étaient propres.

Bientôt, sa conduite régulière et sa science, qu'une étude longue et sérieuse avait rendue plus solide, le firent admettre au consistoire des protestants. Ce fut là qu'il mourut après une vie exemplaire, et Dieu seul sut jamais si c'était de l'hypocrisie ou du repentir.

Quant au marquis de Ganges, condamné, comme nous l'avons vu, à la déportation et à la confiscation, il avait été conduit à la frontière de Savoie, et là, laissé libre. Après avoir passé deux ou trois ans à l'étranger pour laisser à la terrible catastrophe dans laquelle il avait été mêlé le temps de s'assoupir, il était revenu en France, et comme personne, M^{me} de Rossan étant morte, n'était plus intéressé à poursuivre, il était rentré dans son château de Ganges, où il se tenait à peu près caché. Cependant M. de Baviille, intendant du Languedoc, apprit que le marquis avait rompu son ban. Mais, en même temps, il lui fut dit qu'en zélé catholique, le marquis forçait ses vassaux à aller à la messe, quelle que fût leur religion. C'était l'époque des persécutions contre les réformés, et le zèle du marquis parut à M. de Baviille compenser, et bien au delà, la peccadille dont il avait été accusé. En conséquence, au lieu de le poursuivre, il entra secrètement en correspondance avec lui, le rassurant sur son séjour en France et l'excitant dans son zèle pour la religion. Douze ans se passèrent ainsi.

Pendant ce temps, le jeune fils de la marquise, que nous avons vu apparaître à son lit de mort, avait atteint l'âge de vingt ans, et riche des biens de son père, que son oncle lui avait rendus, et de l'héritage de sa mère, qu'il avait partagé avec sa sœur, avait épousé une fille de condition riche et belle nommée M^{lle} de Moissac. Appelé sous les drapeaux pour le service du roi, le comte conduisit sa jeune femme au château de Ganges, et l'ayant recommandée avec instances à son père, il la laissa sous sa garde.

Le marquis de Ganges avait quarante-deux ans et à peine en paraissait-il trente. C'était un des plus beaux hommes qui existassent. Il devint amoureux de sa belle-fille et espéra s'en faire

aimer. Mais, pour mieux réussir en ce projet, son premier soin fut d'écarter d'elle, sous le prétexte de religion, une fille qui l'avait accompagnée depuis son enfance et qu'elle aimait beaucoup.

Cette mesure, dont la jeune marquise ignorait la cause, l'affligea extrêmement. C'était déjà bien à contre-cœur qu'elle était venue habiter ce vieux château de Ganges, théâtre récent encore de la terrible histoire que nous venons de raconter. Elle logeait dans l'appartement où l'assassinat avait été commis. Sa chambre était la même que celle de la défunte marquise, son lit était le même, la fenêtre par laquelle elle avait fui était devant ses yeux, et tout, jusqu'au moindre meuble, lui rappelait les détails de cette sanglante catastrophe. Mais ce fut bien pis encore lorsqu'il ne lui fut plus possible de douter des intentions de son beau-père, qu'elle se vit aimée par celui dont le nom seul l'avait mille fois dans son enfance fait pâlir de terreur et qu'elle se trouva, à toutes les heures du jour, seule et en tête-à-tête avec l'homme que le bruit public poursuivait encore comme meurtrier. Peut-être, en tout autre lieu, la pauvre isolée eût-elle repris quelque force en se confiant en Dieu, mais là où Dieu avait laissé périr d'une mort aussi cruelle une des plus belles et des plus chastes créatures qui eussent jamais existé, elle n'osait en appeler à lui, car il semblait avoir détourné ses regards de cette famille.

Elle attendit donc dans une terreur croissante, passant autant qu'elle le pouvait ses journées avec les femmes de condition qui habitaient la petite ville de Ganges et dont quelques-unes, témoins de l'assassinat de sa belle-mère, augmentaient encore ses terreurs par les récits qu'elles lui en faisaient et qu'elle, avec cette désespérante obstination de la peur, se faisait répéter sans cesse. Quant à ses nuits, pour la plupart du temps, elle les passait à genoux, tout habillée, tremblante au moindre bruit, ne respirant qu'au retour de la lumière, et alors se hasardant à se mettre au lit pour se reposer quelques heures.

Enfin, les tentatives du marquis devinrent si directes et si pressantes qu'à quelque prix que ce fût, M^{lle} de Moissac résolut

de se tirer de ses mains. Elle eut d'abord l'idée d'écrire à son père pour lui exposer sa position et lui demander du secours. Mais son père était nouveau catholique et avait beaucoup souffert pour la cause réformée : il était dès lors évident que sa lettre serait décachetée par le marquis, sous le prétexte de religion, et qu'alors cette démarche, au lieu de la sauver, pourrait la perdre. Elle n'avait donc qu'une ressource : son mari était vieux catholique, son mari était capitaine de dragons, fidèle au service du roi, fidèle au service de Dieu ; il n'y avait aucun prétexte pour décacheter sa lettre. Elle résolut de s'adresser à lui, lui exposa la situation où elle se trouvait, fit écrire l'adresse par une autre main et envoya la lettre à Montpellier, où elle fut mise à la poste.

Le jeune marquis était à Metz lorsqu'il reçut la dépêche de sa femme. À l'instant même, tous ses souvenirs d'enfant se réveillèrent en lui, il se revit près du lit de sa mère mourante, lui jurant de ne l'oublier jamais et de prier chaque jour pour elle. L'image de sa femme qu'il adorait se présenta à lui dans cette même chambre, exposée aux mêmes violences, destinée peut-être à la même fin. Ce fut assez pour le déterminer à une démarche positive. Il se jeta dans une chaise de poste, arriva à Versailles, demanda une audience au roi et l'ayant obtenue, se précipita aux pieds de Louis XIV, la lettre de sa femme à la main, le suppliant de forcer son père à retourner en exil, où il jurait sur l'honneur de lui faire passer tout ce qui lui serait nécessaire pour vivre convenablement.

Le roi ignorait que le marquis de Ganges avait rompu son ban, et la manière dont il l'apprenait n'était pas de nature à lui faire pardonner d'avoir contrevenu à sa justice. En conséquence, il ordonna aussitôt que si M. le marquis de Ganges était trouvé en France, on lui fit son procès avec la plus grande rigueur.

Heureusement pour le marquis que le comte de Ganges, le seul de ses frères qui fût resté en France et même en faveur, apprit à temps cette décision du roi. Il partit de Versailles en poste, et faisant grande diligence, il vint le prévenir du danger qui le

menaçait. Aussitôt tous deux quittèrent Ganges et se retirèrent à Avignon. Le comtat Venaissin, appartenant encore à cette époque au pape et étant gouverné par un vice-légat, était considéré comme terre étrangère. Il y trouva M^{me} d'Urban, sa fille, qui fit tout ce qu'elle put pour le retenir auprès d'elle. Mais c'eût été par trop publiquement braver les ordres de Louis XIV, et le marquis n'osa point rester ainsi en évidence, de crainte qu'il ne lui arrivât malheur. En conséquence, il se retira dans le petit village de l'Isle, bâti dans une situation charmante près de la fontaine de Vaucluse. Là, on le perdit de vue, nul n'en entendit reparler, et lorsque moi-même je fis, en 1835, un voyage dans le midi, je recherchai vainement quelques traces de cette mort obscure et inconnue qui suivit une existence si bruyante et si orageuse.

Puisqu'à propos des dernières aventures du marquis de Ganges nous avons prononcé le nom de M^{me} d'Urban, sa fille, nous ne pouvons nous dispenser de la suivre jusque dans notre troisième volume¹ au milieu des étranges événements de sa vie, quelque scandaleux qu'ils soient. Telle était, au reste, la destinée de cette famille qu'elle devait, pendant près d'un siècle, occuper l'attention de la France, soit par ses crimes, soit par ses bizarreries.

À la mort de la marquise, sa fille, âgée de six ans à peine, était restée près de la douairière de Ganges qui, lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, lui présenta comme époux le marquis de Perraut, qui avait été l'amant de son aïeule. Quoique septuagénaire, le marquis, né sous Henri IV, avait vu la cour de Louis XIII, la jeunesse de Louis XIV et en était resté un des seigneurs les plus élégants et les plus favorisés. Il avait toutes les manières de ces deux époques, les plus galantes du monde, si bien que la jeune fille, qui ignorait encore ce que c'était que le mariage, qui n'avait point vu d'autre homme que celui qu'on lui présentait,

1. Dans l'édition originale, que nous utilisons, le récit de *la Marquise de Ganges* s'interrompt à la fin de ce paragraphe, qui termine le tome 2, pour se poursuivre dans le tome 3. (NdE).

céda sans répugnance et se trouva heureuse de devenir M^{me} la marquise de Perraut.

Le marquis, qui était fort riche, s'était brouillé avec son frère cadet et lui avait voué une telle haine qu'il ne se mariait que pour lui enlever la succession à laquelle celui-ci avait droit, du moment où il mourait sans descendant. Malheureusement, il s'aperçut bientôt que le moyen qu'il avait pris pour en obtenir, tout efficace qu'il eût été à l'égard d'un autre, n'amènerait pour lui aucun résultat. Il ne se désespéra point cependant et attendit une ou deux années, pensant chaque jour que le ciel ferait un miracle en sa faveur. Mais comme chaque jour enlevait quelque chance à la probabilité de ce miracle et que sa haine pour son frère s'augmentait de l'impossibilité où il était de se venger de lui, il prit un parti étrange et tout à fait antique : c'était, comme les anciens Spartiates, d'obtenir avec l'aide d'un autre ce que le ciel lui refusait à lui-même.

Le marquis n'eut pas besoin de chercher longtemps autour de lui pour trouver celui qu'il chargerait du soin de sa vengeance. Il avait dans sa maison un jeune page de dix-sept à dix-huit ans, fils d'un de ses amis décédé sans fortune et qui le lui avait tout particulièrement recommandé à son lit de mort. Ce jeune homme, d'un an plus âgé que sa jeune maîtresse, n'avait pu se trouver sans cesse auprès d'elle sans en devenir passionnément amoureux, et quelque soin qu'il prît de cacher cet amour, le pauvre enfant était encore trop ignorant en dissimulation pour avoir pu le dérober aux yeux du marquis, lequel, après en avoir vu les progrès avec inquiétude, commença au contraire à s'en féliciter, du moment où il eut adopté le parti que nous venons de dire.

Le marquis était lent à se décider, mais prompt à l'exécution. Sa résolution bien arrêtée, il appela près de lui son page, et après lui avoir fait promettre un secret inviolable et s'être engagé, s'il le lui gardait, à lui en témoigner sa reconnaissance en lui achetant un régiment, il lui exposa ce qu'il attendait de lui. Le pauvre jeune homme, qui ne s'attendait à rien moins qu'à une pareille

confidence, crut d'abord que c'était une ruse qu'employait le marquis pour lui faire avouer son amour et fut prêt à se jeter à ses pieds et à tout lui dire. Mais le marquis, qui s'aperçut de son trouble et qui en devina facilement la cause, le rassura entièrement en lui jurant sur son honneur qu'il l'autorisait à tout entreprendre pour arriver au but qu'il désirait. Comme, au fond de son cœur, le jeune homme n'en avait pas d'autre, le marché fut bientôt conclu. Le page s'engagea sur les serments les plus terribles à garder le secret, et le marquis, pour l'aider autant qu'il était en lui, lui donna tous les moyens de faire de la dépense, ne croyant pas qu'il y eût de femme, si sage qu'elle fût, qui pût résister à la fois à la jeunesse, à la beauté et à la fortune. Malheureusement pour le marquis, cette femme qu'il croyait introuvable existait, et cette femme était la sienne.

Le page était si désireux d'obéir au marquis que, dès le jour même, sa maîtresse put s'apercevoir, dans les soins qu'il lui rendait, dans la promptitude qu'il mettait à obéir à ses ordres, dans la rapidité avec laquelle il les exécutait pour être quelques minutes plus tôt de retour auprès d'elle, du changement occasionné par la permission qu'il avait reçue. Elle lui en sut gré et l'en remercia dans toute la naïveté de son âme. Le surlendemain, le page se présenta devant elle, vêtu d'habits magnifiques. Elle l'en trouva plus beau, le lui dit et s'amusa à détailler toutes les parties de son costume comme elle eût pu faire d'une nouvelle poupée. Cependant toute cette familiarité redoublait l'amour du pauvre jeune homme, qui n'en demeurait pas moins interdit et tremblant en face de sa maîtresse comme Chérubin devant sa belle marraine. Chaque soir, le marquis lui demandait où il en était, et chaque soir, le page avouait qu'il n'était pas plus avancé que la veille. Alors le marquis grondait, menaçait de retirer les beaux habits, de revenir sur les belles promesses et enfin, de s'adresser à un autre. À cette dernière menace, le pauvre jeune homme reprenait courage, promettait d'être plus hardi le lendemain et, le lendemain, passait sa journée à dire des yeux à sa

maîtresse mille choses tendres que celle-ci, dans son innocence, ne comprenait pas. Enfin, un jour que M^{me} de Perraut lui demandait ce qu'il avait à la regarder ainsi, il se hasarda à lui avouer son amour. Mais alors, changeant tout à coup de façons, M^{me} de Perraut prit un visage sévère et lui ordonna de sortir de sa chambre.

Le pauvre amant obéit et courut tout désolé confier son chagrin au mari. Celui-ci parut le partager bien sincèrement, mais il le consola en lui disant qu'il avait sans doute mal choisi son moment, que toutes les femmes, même les moins sévères, avaient des heures néfastes pendant lesquelles elles étaient inattaquables, qu'il laissât écouler un ou deux jours qu'il emploierait à faire sa paix, puis qu'il profitât d'une meilleure occasion et ne se laissât point rebuter ainsi pour quelques refus. À ces paroles il ajouta une bourse pleine d'or afin que le page, si besoin était, pût gagner la camériste de confiance de la marquise.

Guidé ainsi par la vieille expérience du mari, le page commença de paraître bien honteux et bien repentant, mais, pendant un ou deux jours, malgré ses semblants d'humilité, la marquise lui tint rigueur. Enfin, en y réfléchissant sans doute et avec l'aide de son miroir et de sa femme de chambre, elle comprit que le crime n'était point irrémissible, et après avoir fait au coupable une longue semonce qu'il écouta les yeux baissés, elle lui tendit la main, lui pardonna et l'admit comme autrefois dans son intimité.

Les choses se passèrent ainsi pendant une semaine. Le page ne levait plus les yeux, n'osait ouvrir la bouche, et la marquise commençait à regretter le temps où il regardait et parlait, lorsqu'un beau matin qu'elle était à sa toilette, où elle lui avait permis d'assister, il profita du moment où la femme de chambre venait de la laisser seule pour se jeter à ses pieds et lui dire que c'était inutilement qu'il avait essayé de faire violence à son amour et que, dût-il mourir sous le poids de son indignation, il devait lui dire que cet amour était immense, éternel et plus fort

que sa vie. La marquise voulut alors le faire sortir comme la dernière fois, mais, au lieu de lui obéir, le page, mieux renseigné, la prit entre ses bras. La marquise appela, cria, brisa les cordons de la sonnette. La camériste, gagnée par le conseil du marquis, avait écarté les autres femmes et se gardait bien de venir. La marquise alors, repoussant la force par la force, se dégagea des bras du page, s'élança vers la chambre de son mari et, en désordre, les cheveux épars, la poitrine à moitié nue, plus belle que jamais, elle alla se jeter dans ses bras, lui demandant sa protection contre le jeune insolent qui venait de l'insulter. Mais quel ne fut point l'étonnement de la marquise quand, au lieu de la colère qu'elle croyait voir éclater, le marquis lui répondit froidement que ce qu'elle disait là était incroyable, que ce jeune homme lui avait toujours paru fort sage et que, sans doute, ayant, pour quelque cause frivole, pris du ressentiment contre lui, elle employait ce moyen pour s'en débarrasser. Mais il ajouta que quelque fût son amour pour elle et son désir de lui être agréable en toute chose, il la priait de ne point exiger celle-là de lui, le jeune homme étant le fils de son ami et par conséquent son enfant d'adoption. Ce fut alors la marquise qui se retira tout interdite à son tour, ne sachant que penser d'une pareille réponse et se promettant, à défaut de la protection de son mari, de se garder elle-même retranchée dans sa sévérité.

En effet, à compter de ce moment, la marquise fut vis-à-vis du pauvre jeune homme d'une telle pruderie qu'aimant sincèrement comme il aimait, il en serait mort de douleur s'il n'avait point eu là le marquis pour l'encourager et l'affermir. Néanmoins celui-ci commençait à désespérer lui-même, et la vertu de sa femme lui devenait plus à charge que ne l'eût été à un autre la facilité de la sienne. Enfin, il résolut, voyant que les choses en restaient toujours au même point et que la marquise ne s'adoucissait aucunement, de prendre un parti extrême. Il fit cacher son page dans un cabinet de la chambre à coucher de sa femme, et se levant pendant son premier sommeil, il laissa libre la place qu'il occu-

paît auprès d'elle, sortit doucement, ferma la porte à double tour et écouta attentivement pour savoir ce qui allait se passer.

Il n'y avait pas dix minutes qu'il écoutait ainsi, lorsqu'il entendit dans la chambre un grand bruit que cherchait en vain à apaiser le page. Le marquis espérait toujours qu'il y réussirait, mais le bruit qui allait croissant lui prouva que, cette fois encore, il se trompait. Bientôt, on cria au secours, car la marquise ne pouvait sonner, les cordons des sonnettes ayant été relevés plus haut qu'elle ne pouvait atteindre, et comme personne ne répondait à ses cris, il l'entendit sauter au bas du lit, courir à la porte et, la trouvant fermée, s'élançer vers la fenêtre, qu'elle tenta d'ouvrir. La scène était parvenue à son paroxysme.

Le marquis se décida alors à entrer, de peur qu'il n'arrivât malheur ou que les cris de sa femme n'attirassent quelque passant attardé qui, le lendemain, le rendrait la fable de la ville. À peine la marquise le vit-elle paraître qu'elle se jeta dans ses bras, et lui montrant le page :

— Eh bien, monsieur ! lui dit-elle, hésitez-vous encore à me défaire de cet insolent ?

— Oui, madame, répondit le marquis, car cet insolent agit depuis trois mois non seulement avec mon autorisation, mais encore par mes ordres.

La marquise demeura stupéfaite. Alors le marquis, sans faire sortir le page, donna à sa femme l'explication de tout ce qui s'était passé, la suppliant de se prêter au désir qu'il avait d'obtenir un successeur qu'il regarderait comme son propre enfant, pourvu qu'il le tînt d'elle. Mais, toute jeune qu'elle était, la marquise lui répondit avec une dignité étrange pour son âge que le pouvoir qu'il avait sur elle avait les bornes que la loi lui avait données et non celles qu'il lui plairait de mettre en leur place, et que quelque envie qu'elle eût de faire ce qui lui était agréable, elle ne lui obéirait cependant jamais aux dépens de son salut et de son honneur.

Une réponse si positive, tout en désespérant le mari, lui prou-

va qu'il devait renoncer à obtenir de sa femme un héritier. Mais comme il n'y avait point de la faute de son page, il acquitta, en lui achetant un régiment, la promesse qu'il lui avait faite et se résigna à avoir la femme la plus vertueuse de France. Au bout de trois mois, il mourut, après avoir confié au marquis d'Urban, son ami, la cause de ses chagrins.

Le marquis d'Urban avait un fils en âge d'être établi. Il pensa que rien ne lui pouvait mieux convenir qu'une femme dont la vertu était sortie triomphante d'une pareille épreuve. Il laissa passer le temps du deuil, présenta le jeune marquis d'Urban, qui parvint à faire agréer ses soins à la belle veuve et bientôt devint son époux. Plus heureux que son prédécesseur, le marquis d'Urban, au bout de deux ans et demi, avait déjà trois héritiers à opposer à ses collatéraux lorsque le chevalier de Bouillon arriva dans la capitale du comtat Venaissin.

Le chevalier de Bouillon était le type des roués de l'époque, beau, jeune, bien fait, neveu d'un cardinal puissant à Rome et fier de tenir à une maison qui avait des privilèges souverains. Le chevalier, dans son indiscrète fatuité, n'épargnait aucune femme, si bien que sa conduite avait fait scandale dans le cercle de M^{me} de Maintenon, qui commençait d'entrer en puissance. Un de ses amis, témoin du mécontentement qu'avait manifesté contre lui Louis XIV, qui commençait à se faire dévot, avait cru lui rendre service en le prévenant que le roi gardait une dent contre lui.

— Pardieu, avait répondu le chevalier, je suis bien malheureux que la seule dent qui lui reste lui soit demeurée pour me mordre.

Le mot avait fait du bruit et était revenu à Louis XIV, de sorte que le chevalier avait appris, assez discrètement, cette fois, que le roi désirait qu'il voyageât pendant quelques années. Il savait le danger de négliger de semblables invitations, il préférait encore la province à la Bastille : il avait donc quitté Paris et arrivait à Avignon avec tout l'intérêt qui s'attache à un jeune et beau seigneur persécuté.

La vertu de madame d'Urban faisait autant de bruit à Avignon que l'inconduite du chevalier avait fait de scandale à Paris. Une réputation égale à la sienne et dans un genre si opposé ne pouvait que l'offusquer étrangement, aussi prit-il en arrivant le parti de jouer l'une contre l'autre.

Rien n'était, au reste, plus commode que d'essayer. M. d'Urban, sûr de la vertu de sa femme, lui laissait toute liberté. Le chevalier la vit partout où il voulut la voir, et chaque fois qu'il la vit, il trouva moyen de lui témoigner un amour croissant. Soit que l'heure de madame d'Urban fût venue, soit que l'honneur qu'avait le chevalier d'appartenir à une maison princière l'éblouît, sa vertu, jusqu'alors si farouche, fondit comme la neige aux rayons du soleil de mai, et plus heureux que le pauvre page, le chevalier prit la place du mari sans que cette fois madame d'Urban songeât à crier au secours.

Comme le chevalier ne cherchait qu'un triomphe public, il eut bientôt soin d'instruire toute la ville de son bonheur. Puis, comme quelques esprits forts de l'endroit doutaient encore, le chevalier ordonna à un de ses domestiques de l'attendre à la porte de la marquise avec un fallot et une sonnette. À une heure du matin, le chevalier sortit. Aussitôt le domestique marcha devant lui, faisant sonner sa sonnette. À ce bruit inaccoutumé, grand nombre de bourgeois qui dormaient tranquillement se réveillèrent et, curieux de savoir ce qui se passait, ouvrirent leurs fenêtres. Alors ils virent le chevalier qui, marchant gravement derrière son domestique toujours éclairant et sonnante, suivait les rues qui conduisaient de la maison de madame d'Urban à la sienne. Comme il n'avait fait mystère de sa bonne fortune à personne, personne ne prit même la peine de lui demander d'où il venait. Cependant, comme il pouvait rester encore des incrédules, il répéta, pour sa propre satisfaction, trois nuits de suite la même facétie, si bien que le quatrième jour au matin personne ne doutait plus.

Comme cela a coutume d'arriver en pareille circonstance, M.

d'Urban ne sut pas un mot de ce qui se passait jusqu'au moment où ses amis l'avertirent qu'il était la fable de la ville. Alors il défendit à sa femme de revoir son amant. Cette défense porta ses fruits ordinaires. Le lendemain, dès que M. d'Urban fut sorti, la marquise envoya chercher le chevalier pour lui annoncer leur commune disgrâce. Mais elle le trouva bien mieux préparé qu'elle contre de pareils coups, et il essaya de lui prouver, en lui reprochant l'imprudence de sa conduite, que tout cela était sa faute, si bien que la pauvre femme, convaincue que c'était elle qui s'était attiré ses malheurs, fondit en larmes. Pendant ce temps, M. d'Urban, qui, jaloux pour la première fois, l'était d'autant plus sérieusement, ayant appris que le chevalier était chez sa femme, ferma les portes et se plaça dans l'antichambre avec ses domestiques pour le saisir lorsqu'il sortirait. Mais le chevalier, que les larmes de madame d'Urban ne préoccupaient pas, entendit tous les préparatifs et, se doutant de quelque guet-apens, ouvrit la fenêtre, et bien qu'il fût une heure de l'après-midi et que la place fût pleine de monde, il sauta de la fenêtre dans la rue sans se faire aucun mal, quoiqu'il y eût une vingtaine de pieds de hauteur, et s'en retourna chez lui sans presser autrement le pas.

Le même soir, le chevalier, dans l'intention de raconter cette nouvelle aventure dans tous ses détails, invita quelques-uns de ses amis à souper avec lui chez un pâtissier nommé Lecoq, frère du fameux Lecoq de la rue Montorgueil. C'était le plus habile traiteur d'Avignon, et lui-même, par une corpulence plus qu'ordinaire, faisait l'éloge de sa cuisine et servait d'ordinaire d'enseigne à son restaurant en se tenant sur sa porte. Le brave homme, sachant à quels fins appétits il avait affaire, fit ce soir-là de son mieux et voulut, pour qu'ils ne manquassent de rien, servir ses convives lui-même. Ceux-ci passèrent la nuit à boire, et vers le matin, comme le chevalier et ses compagnons étaient ivres, ils avisèrent leur hôte qui, le visage riant et épanoui, se tenait respectueusement à la porte. Alors le chevalier le fit approcher, lui versa un verre de vin et le força de trinquer avec eux. Puis, com-

me confus de cet honneur, le pauvre diable le remerciait avec force révérences :

— Pardieu, lui dit-il, tu es trop gras pour un coq, et il faut que je fasse de toi un chapon.

Cette étrange proposition fut reçue comme elle devait l'être par des hommes ivres et habitués par leur position à l'impunité. Le malheureux traiteur fut pris, attaché sur la table et mourut pendant l'opération. Le vice-légat, averti de ce meurtre par un des garçons qui, aux cris de son maître, était accouru et l'avait trouvé tout sanglant aux mains de ses bourreaux, eut d'abord envie de faire arrêter le chevalier et d'en tirer une éclatante justice. Mais il en fut empêché par la considération qu'il portait au cardinal de Bouillon, son oncle, et se contenta de lui faire dire que, s'il ne sortait pas à l'instant même de la ville, il le ferait remettre aux mains de la justice et laisserait le procès suivre son cours. Le chevalier, qui commençait à avoir assez d'Avignon, n'en demanda point davantage, fit graisser les roues de sa chaise et commanda les chevaux. Cependant, en attendant qu'ils fussent arrivés, il lui prit le désir de revoir madame d'Urban.

Comme la dernière maison où le chevalier fût attendu à cette heure, après la manière dont il en était sorti la veille, était celle de la marquise, il y pénétra avec la plus grande facilité, et rencontrant la femme de chambre, qui était dans ses intérêts, il se fit introduire par elle auprès de la marquise. Celle-ci, qui ne comptait plus revoir le chevalier, le reçut avec tous les transports de joie dont une femme qui aime est capable, surtout lorsque cet amour lui est défendu. Mais le chevalier y mit bientôt fin en lui annonçant que sa visite était une visite d'adieu et en lui racontant la cause qui le forçait de la quitter. Pareille à cette femme qui plaignait les chevaux qui écartelaient Damiens de la fatigue que les pauvres bêtes étaient obligées de prendre, toute la commiseration de la marquise tomba sur le chevalier, que l'on forçait, pour une pareille misère, à quitter Avignon. Enfin, il fallut se dire adieu, et comme, en ce moment fatal, le chevalier, ne sachant que

dire, se plaignait de ne pas avoir de souvenir de la marquise, celle-ci fit décrocher un cadre dans lequel était un portrait d'elle faisant pendant à celui de son mari, et déchirant la toile, elle en fit un rouleau et le donna au chevalier. Mais celui-ci, au lieu d'être touché de cette preuve d'amour, le déposa en sortant sur une commode où, une demi-heure après, la marquise l'aperçut. Alors elle se figura que, dans sa préoccupation pour l'original, il avait oublié la copie, et se représentant la douleur où devait être le chevalier d'un oubli pareil, elle fit venir un valet, et lui remettant la toile, elle lui ordonna de monter à cheval et de courir après la chaise du chevalier. Le valet prit la poste, et comme il fit grande diligence, il aperçut de loin le fugitif qui achevait de relayer. Il fit alors de grands gestes et de grands cris pour que le postillon attendît. Mais le postillon ayant dit au chevalier qu'on apercevait un homme qui arrivait à toute bride, celui-ci crut qu'il était poursuivi et ordonna de repartir à fond de train. Cet ordre fut si bien exécuté que ce ne fut qu'une lieue et demie plus loin que le malheureux valet parvint à rejoindre la chaise, et ayant arrêté le postillon, descendit de cheval et présenta fort respectueusement au chevalier le portrait qu'il était chargé de lui remettre. Celui-ci, revenu de sa première frayeur, l'envoya promener et l'invita à reporter le portrait à celle qui le lui envoyait, attendu qu'il n'en savait que faire. Mais le valet, en messenger fidèle, répondit qu'il avait reçu un ordre positif et qu'il n'oserait se représenter devant madame d'Urban sans l'avoir exécuté. Le chevalier, voyant alors qu'il ne pouvait vaincre l'obstination de cet homme, fit demander par le postillon à un maréchal ferrant dont la maison se trouvait sur la route un marteau avec quatre clous et cloua lui-même le portrait derrière sa chaise. Puis il remonta en voiture, ordonnant au postillon de fouetter ses chevaux, et repartit, laissant l'envoyé de madame d'Urban très étonné de l'usage que le chevalier avait fait du portrait de sa maîtresse.

À la poste suivante, le postillon, qui s'en retournait, demanda

son argent. Le chevalier répondit qu'il n'en avait point. Le postillon insista. Alors le chevalier descendit de sa chaise et décloua le portrait de madame d'Urban en lui disant qu'il n'avait qu'à le mettre en vente à Avignon et raconter de quelle manière il était tombé en sa possession, et qu'il lui rapporterait vingt fois le prix de la poste. Le postillon, qui vit qu'il n'y avait pas autre chose à tirer du chevalier, accepta le gage et, suivant de point en point ses instructions, l'exposa le lendemain à la porte d'un fripier de la ville avec une narration exacte de l'histoire. Le même jour, le portrait fut racheté vingt-cinq louis.

Comme on le devine bien, l'aventure fit grand bruit par toute la ville. Le lendemain, madame d'Urban disparut sans qu'on sût où elle allait, au moment même où les parents du marquis tenaient une assemblée dans laquelle il fut décidé que l'on solliciterait du roi une lettre de cachet. Un des membres de cette assemblée qui partait le lendemain pour Paris fut chargé de faire les démarches nécessaires. Mais soit qu'il n'y mît point l'activité convenable, soit qu'il fût dans les intérêts de madame d'Urban, on n'entendit point reparler à Avignon du résultat de ses démarches. Pendant ce temps, madame d'Urban, qui s'était retirée chez une tante, entama avec son mari des négociations qui furent suivies du plus heureux succès et, un mois après cette aventure, rentra triomphalement dans la maison conjugale.

Deux cents pistoles données par le cardinal de Bouillon apaisèrent les parents du malheureux pâtissier qui avaient d'abord dénoncé l'affaire à la justice et qui bientôt retirèrent leur plainte en publiant qu'ils s'étaient trop pressés de se porter parties, sur un conte fait à plaisir, et que de plus amples renseignements leur avaient appris depuis que leur parent était mort d'une apoplexie foudroyante.

Grâce à cette déclaration, qui disculpa le chevalier de Bouillon dans l'esprit du roi, il put, après un voyage de deux ans en Italie et en Allemagne, revenir en France sans être aucunement inquiété.

Ainsi finit non pas la famille de Ganges, mais le bruit que cette famille fit dans le monde. De temps en temps, cependant, le dramaturge ou le romancier exhume la pâle et sanglante figure de la marquise pour la faire apparaître, soit sur la scène, soit dans un livre. Mais à elle presque toujours se borne l'évocation, et beaucoup qui ont écrit sur la mère ne savent pas même ce que sont devenus les enfants. Notre intention a été de combler cette lacune. Voilà pourquoi nous avons voulu raconter ce qu'avaient omis nos devanciers et offrir à nos lecteurs ce que leur offre le théâtre, et souvent même le monde : la comédie après le drame.

NOTES

1. Interrogatoire de la Voisin ; Guyot de Pitaval : *Annales du crime et de l'innocence*.

2. C'est à cette brochure ainsi qu'au *Récit de la mort de madame la marquise de Ganges, ci-devant marquise de Castellane*, publiée à Paris en 1667, chez Jacques Legentil, que nous empruntons les principales circonstances de cette tragique histoire. Nous devons joindre à ces deux documents, et pour n'avoir pas l'embarras de renvoyer à tout moment nos lecteurs aux originaux, les *Causes célèbres de Guyot de Pitaval*, la *Vie de Marie de Rossan* et les *Lettres galantes de madame Desnoyers*.

3. Tous les contemporains sont, au reste, d'accord sur cette beauté merveilleuse ; voici un second portrait de la marquise, tracé dans un caractère et un style qui appartiennent encore mieux à cette époque.

« Vous vous souviendrez qu'elle était d'un teint plus uni et plus fin qu'une glace, que sa blancheur était si bien confondue avec la vivacité du sang, qu'il ne s'est jamais vu de mélange si juste pour rendre un visage tendrement animé ; ses yeux et ses cheveux étaient plus noirs que du jais ; ses yeux, dis-je, dont on avait peine à supporter les regards dans leur excès de lumière, qui ont passé pour un miracle de tendresse et de vivacité, et qui, ayant fait en mille occasions l'emploi des mots les plus galants du temps, aussi bien que le supplice de quantité de téméraires, doivent me dispenser, si je ne m'arrête pas davantage à faire leur éloge, dans une lettre : sa bouche était la partie de ce visage qui faisait avouer aux plus critiques de n'en avoir jamais vu de pareille en perfection, et qu'elle pouvait servir de modèle par son tour, sa petitesse et son éclat, à toutes celles dont on vante si fort la douceur et les agréments ; elle avait le nez conforme à la belle disposition de toutes ses parties, c'est-à-dire le mieux fait du monde : tout le tour du visage était parfaitement rond et d'un embonpoint charmant, qu'il ne s'est jamais trouvé tout à la fois tant de beautés jointes ensemble. L'air de cette tête était d'une douceur sans égale et d'une majesté qu'elle familiarisait plutôt par tempérament que par étude ; sa taille était riche, sa parole agréable, sa démarche noble, son maintien aisé, son humeur sociable, son esprit sans malice et d'un grand fonds de bonté.

4.

SONNET

Dieux ! si rien ici-bas n'arrive à l'..... aventure,
Quel démon mit au jour ce cruel..... chevalier
Dont le bras inhumain s'est rendu..... meurtrier
De l'objet le plus beau qui fût dans la..... nature ?

Ah ! détestable main ! si cette..... créature
 N'a pu par tant d'appas te vaincre et te.... lier,
 De quel autre pouvoir craindras-tu la..... censure ?
 L'honneur ni la pitié n'oseraient te..... prier.

L'enfer frémit d'horreur après ton..... sacrilège.
 Et jamais ses bourreaux n'auront le..... privilège
 D'exercer contre toi de telles..... cruautés !

Achève, traître, achève, et par tes coups.. tragiques,
 Imite l'attentat des plus fiers..... hérétiques :
 Fais mourir les..... divinités.

AUTRE SONNET

LA QUERELLE DES DEUX ASSASSINS

Qui de vous emportera l'honneur de l'.... aventure,
 Abbé désespéré, perfide..... chevalier,
 Qui de l'empoisonneur ou bien du..... meurtrier
 Doit faire plus d'horreur à toute la..... nature ?

Vous avez mis à mort l'aimable..... créature
 Qui vit parfois en vain les Dieux la sup... plier,
 Celle dont la vertu méprise la..... censure,
 On la vit à vos pieds, mais en vain, vous.. prier.

Couple lâche et maudit, profane et..... sacrilège,
 Cessez de vous choquer par un tel..... privilège ;
 L'un et l'autre assassin excelle en..... cruauté.

Vous êtes deux acteurs également..... tragiques ;
 Vos coups plus dangereux que ceux des.. hérétiques
 Ont su rendre mortelle une..... divinité.